This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

LI
BRO
LIBER
G H

Vet. Fr. III B. 2577

Cl. Billard, secrétaire des
Commandements de la Reine Marguerite.

LA

MORT D'HENRY IV,

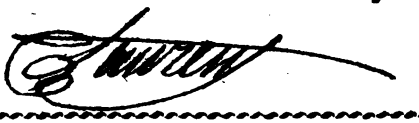
TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS,

PAR CLAUDE BILLARD,

SEIGNEUR DE GOURGENAY;

Représentée devant la Reine Marie de Médicis, en 1610, l'année même de la mort d'Henry IV.



PRIX : 1 fr. 50 c.

A PARIS,

Chez LÉOPOLD COLLIN, Libraire, Rue Git-le-Cœur, N°. 4.

1806.

De l'Imprimerie de P. N. Rougeron, rue de l'Hirondelle, Hôtel Salamandre, n°. 22.

NOTICE

SUR CLAUDE BILLARD.

Claude Billard, seigneur de Gourgènay, étoit originaire du Bourbonnois; nous ignorons l'époque de sa naissance comme celle de sa mort : on sait seulement qu'il fut élevé dans la maison de Retz, d'après ce qu'il en dit lui-même dans une dédicace au cardinal de Retz. « Vos merites, le rang que vous tenez, et l'honeur que » i'ay d'auoir esté nourry de ceste genereuse Dictynne, » feu madame la Duchesse de Retz, vostre mere, l'un » des plus beaux esprits de ce siecle, m'obligent trop à » honorer et seruir tant d'ames héroïques, issues de » monseigneur le Duc de Retz, et d'elle, tyge si recom- » mandable à la posterité ».

Claude Billard fit hommage au roi Henri IV du recueil de ses sept premières Tragédies; ce recueil parut en 1610, et contient les Pièces suivantes : *Polyxène*, *Gaston de Foix*, *Mérouée*, *Panthée*, *Saül*, *Alboin* et *Genèvre*.

La mort d'Henri IV, arrivée la même année, parut à Claude Billard un événement assez digne d'occuper sa muse tragique; il fit donc la *Tragédie d'Henry-le-Grand*, qu'il présenta à la Reine Marie de Médicis, sa veuve, qui l'avoit *honoré de ses beaux yeux*, et lui avoit ordonné de la faire représenter.

On a encore de Cl. Billard un Poëme de treize mille vers, intitulé : *l'Eglise Triomphante*.

Nous avons cru ne rien devoir changer à la Tragédie, et nous l'avons réimprimée telle qu'elle a été jouée.

PERSONNAGES.

LE ROY.
LA REYNE.
LE DAUPHIN.
LE PR. DE CONTY.
LA PR. DE CONTY.
M. DE VENDOME.
CHŒUR *des Princes, Maréchavls, Officiers de de la Cour, et* M. LE CHANCELIER.
M. DE GUYSE.
M. DE MAYENNE.
M. D'ESPERNON.
M^r. DE GVERCHEVILLE.
LA MARQ. D'ANCRE.
SULLY.
M. BOISDAUPHIN.
L'HERMITE *de Surayne.*
LE PERE.
M. LAUARDIN.
M. LE GRAND.
M. DE MONTBASON.
M. DE St.-GERAN.
CHŒUR *des Courtisans.*
——— *des Parisiens.*
SATAN.
LE PARRICIDE.

TAYLOR INSTITUTION
OCT 1969
LIBRARY

HENRY IV,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

SATAN.

Ie n'ay rompu mes ceps, ie n'ay brisé ces chaînes,
Qui tant de siecles d'ans ont redoublé mes peines
Ez gouffres plus hydeux du Phlegeton boüillant,
Où les flots de bitume, et d'un soufre bruslant,
Le salpestre, le naphte, et la fumée espaisse
De cent boüillons fumeux, animent vengeresse
La peine des damnez, leurs regrets doloreux,
Et le ver qui les ronge à iamais mal-heureux :
Ie n'ay quitté l'obscur de ces nuicts éternelles,
Qu'afin d'avoir l'honneur que mes mains criminelles
Rougissantes de pourpre, armées de fureur,
Soient taintes dans le sang du plus grand Empereur,
Du roy plus renommé, plus célebre de gloire,
Qu'oncques éternisa le temple de victoire,
Que iamais le dieu Mars aye admiré vainqueur
Les lauriers sur le front, et les mirtes au cœur.
Depuis ce iour fatal, ceste hetre malheureuse,
Que mille légions, armée aduantureuse,

Titanides ailez, sous mes drapeaux flotans
Combatirent le ciel, du ciel culebutans,
Froissez de mil' esclats de l'ensoufré tonnerre,
Qui nous plongea cendreux dans le fonds de la terre.
I'ay esté mal seruy, moins encor assisté :
La vengeance, l'horreur, le sang, la cruauté,
M'ont si peu satisfaict, qu'il semble que Mégere
Sommeille dans Paris, qu'elle n'aye vipere,
Ny cheueux de dragon, ny flambeaux animez
Qui ne soient endormis, qui ne soient consumez.
Si i'eusse rien valu, si i'eusse eu du courage
Autant que de vouloir, autant que d'auantage
En surprise, en desseins, ce grand Dieu foudroyant
M'eust quitté son empire, et le gros flamboyant
Des cherubins ailez, de ces heureux archanges
Seruiroit de trophée à mes iustes loüanges.
Mais ie fus mal seruy, le sort et le destin
Triompherent de moy leur plus riche butin.
Aux poles ma valeur a seruy de trophée,
Ce vent d'ambition aussi tost estoufée
Que ie la fis paroistre, eust à moins d'un clin-d'œil
Pour tous sceptres l'enfer, les gouffres pour cercueil.
Quoy ? n'est-ce pas assez, mais bien trop, que tant d'ames,
Tant d'anges, mes démons, ne président qu'aux flammes
D'un Cocyte bruiant, que formez si diuins,
Par la seule rigueur des impiteux destins
Nous soyons deschassez de ces places vacquantes
Que l'Eternel réserve aux troupes faynéantes
D'un tas de bandouillers, de paillards, d'assassins,
Qu'un soupir, une larme oste d'entre mes mains :
Sans qu'encor l'Esprit Sainct et la grace diuine
Retirant ces pendards, ceste fausse vermine

Des abismes d'Auerne, au beau milieu des feux,
Ces cœurs ensanglantez guindent leur ame aux cieux :
Nous coniurent au nom de l'enfant de Marie,
Nom formidable au Stix, qui nous pert, nous descrie,
Fait desmordre ma prise : et qu'vn seul malestru,
La hayre sur le dos, soit adoré, soit cru,
Doiue faire miracle, aye plus de créance
Que tous mes régimens, mon sceptre et ma puissance.
Si Dieu regne là haut, s'il est le Iupiter
Qui fait mouuoir les Cieux, qui peut accrauanter
De mil' esclats de foudre à pointe rougissante
Tant de corps animez, la croupe noircissante
Du Caucaze venteux, qu'a-t-il à quereller
Sur le rond de la terre ou l'ondoyant de l'air,
Qui doiuent pour le moins me rester en partage,
Puisqu'il m'a forbanny du céleste héritage?
Non, non, c'est trop paty, c'est trop braué les miens,
Ie luy feray sentir que mes ceps, mes liens,
Mes forces, mon empire et ma sombre couronne
Ont bien d'autres ressorts, autre effort de Bellone,
Qu'alors que peu rusé ie luy quittay poltron
L'empyrée brillant pour le sombre Achéron.
Pour un seul monument, pour une simple offence,
Nous anges, nous créez d'une mortelle essence,
Sommes bannis du Ciel ; et ces traistres mortels
Qui luy ont mille fois prophané ses autels,
Blasphémé son nom sainct, et vice dessus vice,
Transgresseurs de sa loy, mérité le supplice
Digne de leurs meffaicts, vn seul flot de leurs yeux,
Vn simple repentir les campe dans les Cieux.
De quoy me peut servir ma substance éthérée,
Mon sçavoir infiny, ma valeur adorée,
Qu'immortel, souverain des abismes plus creux,

La fuscine en la main, ie rauge valeureux
Tant d'ames sous mes loix, si le prince du pole
M'arreste tout à coup, si la simple parole
Non de luy, mais d'un ange, ou du moindre des saincts,
Triomphe de mes vœux, renverse mes desseins ?
Ce qui m'offence plus, le comble de ma honte,
Ces volages François dont la fougue est si prompte,
Vray naphte au premier feu de ma tentation,
Ont beau faillir, pécher, ie ne voy nation
Plus chérie de luy, quand après mil offences
Ie les pense tenir iouet de mes vengeances,
C'est lors qu'il leur pardonne, et les fait vicieux
Espurez par le feu régner dedans les Cieux.
Combien de fois, chétif, peu seur en mes conquestes,
Ay-je pensé fouler de mes deux pieds leurs testes,
Les tenir en mes mains, appendre à mon palais
Les trophées sanglans de leurs plus grands meffaicts,
Avoir semé la rage, et l'horreur, et les flames,
Inondé de fureurs leurs citez et leurs ames,
Qu'il les remet sur pieds, purgez de leur défaut,
Comme fleur languissante en l'esté le plus chaud,
Quand le Ciel, gros de nuë, et bruiant de tonnerre,
Fende le sein de Veste, et destrempe la terre ?
En quel point de mal-heur, en quelle extrémité,
Se verront-ils réduits par la fatalité,
Quand les fils de Clouis, parricides Atrées,
Arrouserent de sang, non les champs, les contrées,
Les bourgs et les citez, mais bien les temples saincts
Submergez dans le sang de leurs nepueux estains ?
Lors que ie mipartis l'union de leurs princes,
Qu'Orléans et Bourgongne osterent les provinces
De leur premier repos, et que l'Anglois mutin
Vint à se prévaloir des restes du butin ;

Lors que Charles neufiesme en sa tendre ieunesse
Vit contre soy bandez le peuple, la noblesse,
Bataille sur bataille, et la religion
Seruir de couuerture à leur ambition.
Mais iamais, non iamais (tromperesse espérance)
Ie n'ay pensé, n'ay creu triompher de la France,
Qu'en ces troubles derniers, troubles infortunez
Où couchant de ma reste, ayant tous deschaînez
Mes diables, mes démons, mes fureurs du Ténare,
La fiere cruauté, l'humeur la plus barbare,
La rage, le pillage et l'inhumanité
Semez de bourg en ville, et de ville en cité,
On eust dit que les Lis exposez au pillage,
Tout ne fust qu'assasin, que meurtre et brigandage.
Mais quoy ? ce grand HENRY, ce monarque vainqueur,
Moins assisté de gents, que d'esprit et de cœur,
Auoit l'ange de Dieu qui le fit inuincible
Surmonter les hazards : l'impossible, possible,
Luy rafermir le sceptre, et les Lis abaissez
Furent de ce grand Mars aussi tost redressez.
Quelque ayde qu'il en eut si luy feray-je croire
Que j'ay peu mille fois luy rabaisser sa gloire,
Dessécher ses lauriers, et l'accabler houïllant
Lors qu'il hazardoit tout sur l'ennemy sanglant,
Lors que trop valeureux son ame martiale
Persoit, faussoit, pressoit d'une troupe inesgale
Les rangs les plus espais bienheurant ses combats
Plus avec la valeur qu'au nombre des soldats.
Poure fat, que i'étois d'authoriser ses armes
Le croyant être à moi, tout pippé de mes charmes,
Et sous ce faux adueu i'ay cent fois destourné
Les feux, les plombs, les coups de son chef couronné.

Ha ! qu'il m'a bien trompé ! son ame prompte et vive
M'a finement deceu ; tout à coup il me priue
De mes prétentions, abjure son erreur,
Se redonne à l'église et me met en fureur.
Mais si m'en vengeray-ie, et l'ange qui l'asseure
Ne l'empeschera pas que sanglant il ne meure
Assasiné par moy : je dis moy ; c'est moy seul
Qui peux faire changer ses trophées en deul,
Ses palmes en cyprez, d'une main parricide
Flestrir tous les lauriers du brave Aëacide.
Ie le veux, ie le peux, i'en ay trop de moyens ;
Le malheur ordinaire à ces Tyrintiens
Doit retrancher ses iours au milieu des délices,
En sa plus grand' fortune et plus doux exercices
Des pompes de sa cour ie veux l'assassiner,
M'enrichir de sa gloire et ses ans butiner.
Ainsi le brave Achille, ainsi ce fort Alcide,
Ainsi Néoptoleme et le grand Æacide
Vainqueur de l'Orient, ainsi ce roi berger
Qui fit Rome de rien, exposez au danger
Qu'ils attendoient le moins, en leur plus grand' fortune,
Aduouerent sanglans que la parque commune
Aux princes, aux soldats, aux poltrons, aux vaillans,
N'espargne rien de grand, les met tous sur les rangs.
Il a beau se braver d'une armée royale,
De cent mil estendars, se promettre fatale
La grandeur de l'empire, et les sceptres du Nort,
En sa viue splendeur, lors qu'il est le plus fort ;
Ce lendemain du sacre, en cest heur, en sa pompe,
Ie l'attends pour le perdre ; il n'y a rien qui trompe
Les roys en leur relief, que cest esclat plus grand
Où les guette le Ciel, où la mort les surprend.
Mais comment le meurtrir ? Invincible monarque,

Il semble estre fée, seul vainqueur de la parque,
Seul domteur des hazards : si craint, si redouté,
Que ses moindres esclairs, son œil de maiesté,
Son abord fait trembler les bandes plus sanglantes,
Son cœur porte la glace aux ames plus vaillantes,
Et ne sçache meurtrier si barbare et sanglant,
Qui l'ose seulement aborder qu'en tremblant.
Quoy donc ? faute de cœur ou crainte d'entreprendre,
Moi qui peux terrasser le vaillant Alexandre
D'vn breuuage glacé, ie n'oseroy poltron
L'immoler tainct en sang aux dieux de l'Achéron.
Ie ne me fie plus à ces fausses Mégeres,
Ces louues Alectons, aux flambeaux, aux viperes
Des Erynes sans cœur, qui n'ont de cruauté
Non que pour les poltrons, pour un lasche Penthé,
Un Thyeste sanglant, vne Dyrce entrainée,
Vn Néron, un Créon, engeance abandonnée
Au premier coup de traict, au moindre vent du Nort
Qui souffle l'espouuante et leur donne la mort.
Çà, çà, démons vengeurs, çà, rages Titanides,
Plongez moy ces fureurs dans les mers Atlantides,
Estraignez leurs serpens, estaignez leurs flambeaux,
Burinez sur leur flanc mille tourmens nouueaux,
Chastiment mérité d'Alecton l'inhumaine
Qui n'a faict regorger les riues de la Seyne
D'embrasement, de sang, d'vn haras de serpens,
D'hydres, venin, poizons en mil ames rempans.
Qu'il meure ; il faut le perdre, il faut que ie transporte
Quelque diable fait homme, ou que moy mesme porte
Ces palmes, ces lauriers et ce trophée heureux
D'auoir seul atterré le roy des valeureux
Sous l'habit d'un maraud, d'un renegat de France,
(Puis qu'homme, ny démon n'en a pas l'asseurance),

Ie le veux poignarder, et de ce royal flanc
Tirer en trahison vn océan de sang,
Mais si tost, si soudain, de si prompte blesseure,
Que l'ange gardien qui l'assiste et l'asseure
Contre tant d'ennemis, voye son cœur perser,
Auant qu'auoir iugé qu'on l'aye osé penser:
Auant que sa moitié, ceste reyne adorée
Des ames des François, languissante, esplorée,
Aye l'heur à sa mort de luy clorre les yeux,
De le vouer mourant aux puissances des Cieux.
Sus, sus, glaiue forgé sur l'enclume d'Averne,
Trempé dedans le Stix, dans les marais de Lerne,
Au traistre sang de Nesse, armé de cruauté,
D'horreur, de désespoir et d'inhumanité,
(Ie dis la plus barbare et la plus inhumaine,
Que les dogues de Scille, horreur Trinacrieyne,
Que le fier Cannibale et les tygres felons,
Qu'ayent onc fait rougir les sanglans Lestrigons):
Ce bras malencontreux, ceste main hazardeuse,
Qui rend en un clin-d'œil la France malheureuse,
La chrestienté tremblante, et les plages du Nort
Glacées de la peur, vuides de leur rapport.
Sois le seul Erostrate au temple d'vn Alcide,
Mets l'Europe en rumeur de ce coup parricide
Seul digne de mon bras, indigne d'auoir eu
Autretant de fureur que ma rage et mon feu.

SCÈNE II.

CHOEUR.

Bien-heureuse riue de Seyne,
Où les nepueux du braue Hector,
Font renaître vn beau siecle d'or,
Et tremper dedans l'Hypocreyne
Les lauriers de ce grand Henry,
De cet Alcide favory
Non moins de la docte neufuaine
Que des sainctes fureurs de Mars
Qui le rend vainqueur des hazards.

Son Louure, un second Capitole,
Doit commander à l'Vnivers;
Desià voit-on mis à l'enuers
Les sceptres que le froit Æole
Fait trembler dessous ses drapeaux,
Non arrousez de moindres eaux
Que celles du blond Pactole,
Qui porte à la mer du Leuant
Le sablon d'or qu'il va lauant.

La reyne est desià couronnée,
L'entrée se fera demain,
Et tout aussi tost haut la main,
Les nœuds de ce chaste hymenée
Ne peuuent tant serrer le roy,
Qu'il n'aille resduire sous soy
Ceste prouince infortunée
Qui s'est ietée entre ses bras,
Qu'il inonde de ses soldats.

S'il faut qu'vn iour cest Alexandre,
Armé à cru, le chef flotant
D'vn panache pirouëtant,
Pénetre aux riues de Scamandre,
On dira que Cleves, Brabant,
Ce Nort, ces palmes d'occident,
Sont l'amorce qui fit épandre
Ses autres plus dignes lauriers,
Mais dignes du roy des guerriers.

Sors d'icy, grand Roy; ta fortune
Ne craint que ceste grand' cité,
Et ton démon semble irrité,
Lors que ta valeur non commune
Triomphe ailleurs qu'au champ de Mars.
Ces armées, ces estendars
N'atendent plus que le Neptune
Qui doit, seul astre des François,
Luire sur les flots Holandois.

Grand prince, grand Roy, grand monarque,
Qu'à iamais florissent tes ans!
Ton automne est notre printemps;
Ton bras, le domteur de la parque,
Fait desià florir ton Dauphin,
Et rend heureux notre destin,
Loin de la Carontide barque,
Nous faict, de tes yeux embrazez,
Iouir vifs des Champs-Elysez.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE ROY, SULLY.

LE ROY.

M'y voilà tout porté ; ie me trouue à la veille
De voir le nom François, ce beau lis qui someille
Trop long-temps sous la paix, estendre ses lauriers,
Sa gloire, sa grandeur, et mes actes guerriers,
Sur Meuse, la Mozele, en ces mers germaniques
Proches de Calyston, et mesurer nos piques
Aux lances du Sarmate, aux flesches des Indois,
Que ie puis espérer voir vn iour souz mes loix,
Si ie vis autant d'ans que mon plus vert automne
M'en promet raieuny du seul bruit de Bellone.
I'ay viellly souz la paix ; ceste sombre saison,
Ce séiour de Paris m'a rendu si grison,
Si morne, si pensif, si changé de moy mesme,
Que ie me mescognoy : l'honneur d'vn diadesme,
Le lustre d'un estat terny par le repos,
S'enrouille souz la paix, fait dessécher les os,
Les muscles, les tendons et les nerfs des prouinces,
Quand le temple à Ianus efféminé leurs princes,
Trop longuement fermé, quand la tranquillité
Engourdit si long-temps vn courage indomté.
Forcer son naturel, c'est combatre Nature,
C'est, comme les Tytans, charger à l'aduanture,

Sans chef et sans raison, monts sur monts glorieux,
S'affoiblir de soy-mesme, et s'opposer aux Dieux.
Moy qui suis tout de Mars, qui tout feu, qui tout guerre,
Dans un berceau d'acier vins respirer sur terre,
N'ay succé d'autre laict que celui de l'honneur;
Repeu de mesme suc que le Centaure eust l'heur
De norrir son Pélide, et dès l'aage plus tendre
N'eus onc moindres desseins que ceux d'un Alexandre:
Comme vn autre Hannibal éslevé dans un camp,
La trompette à l'oreille et les yeux sur le sang,
Pourray-ie si long-temps d'vne ame casaniere
Batre icy le pavé, ne voir que la lumiere
A travers de ces murs, et demy-souuerain,
Boire de l'eau de Seyne, au lieu des flots du Rhein.
Mes aliez sur moy logent leur esperance,
Mes amis assaillis n'ont recours qu'à la France,
N'esperent qu'en mes mains, comme on a veu tousiours
Les princes despoüillez ne recourir qu'à nous.
Auroy-ie bien le cœur, moy qui suis tout courage,
De les laisser flotans au milieu de l'orage;
Sans ayde, sans support, sans se pouuoir vanter
Qu'au sceptre des François est paint un Iupiter,
L'asile des mortels et le plus seur remede
Des princes dessceptrez qui l'invoquent en ayde?
Ha! cela ne se peust, i'ayme trop mes amis,
Ie favorise trop ceux qui se sont soumis
A ma protection, moy, moy, qui ne fais gloire
Qu'à pardonner, vainqueur sur le champ de victoire,
Calmer tous les discors des princes, mes voisins,
Soulager l'affligé, ne me tremper les mains
Iamais dedans le sang, et rendre nécessaires
A tout le nom chrestien mes armes tutélaires.
Portant ainsi la guerre, armé comme ie suis,

Ie fay voir et sçavoir aux vns ce que ie puis,
En les favorisant : aux autres ie fay croire
Qu'autant qu'il me plaira ie puis auoir de gloire.
Rien ne m'est impossible, et si ie n'acquiers pas
Les sceptres, mes voisins, que ie puis mettre bas
Dès lors qu'il me plaira, c'est qu'ayant la vaillance,
Ie n'ay moins de iustice, et ne veux de vengeance
Qu'autant que l'ennemy s'endurcit orgueilleux,
Qu'il s'oppose renard au lyon valeureux.
Mes armes vont plus loin ; dedans un corps d'armée
Ie feray bien plus haut voler ma renommée :
Tant de faits hazardeux, sous mes combats derniers
Me semblent surannez, et trop secs les lauriers
Que ieune i'ay plantez és plaines de la France,
Arrousées long-temps de la viue abondance
D'vn déluge de sang en cent lieux s'espanché,
De tant d'osts foudroyez souz mon glaiue tranchant.
Coutras, Arques, Yury, ny Fontaine Françoise
N'estoient qu'vn auant ieu de la palme Holandoise :
L'Empire m'est trop deu, tous les Croissans lunez
Du superbe Otoman me sont jà destinez.
I'ay assez de verdeur en ma blanche vieillesse
Pour faire voir au iour que iamais la proüesse
Ne s'alentit par l'aage, et que l'aage est conté
Aux seuls estropiez, au foible encaloté.
De tant d'honneurs suiuis d'autres nouueaux trophées
Les armes du Dauphin se verront étofées
Pour suiure ma brisée, et porter sur ses yeux
L'honneur d'estre sorty d'un Roy victorieux,
D'un HENRY plus fameux, plus riche de loüanges,
Que despuis cinq cens ans, ny les terres estranges,
Ny tout cet Occident en aye veu vainqueur
Mesurer sa conqueste à l'esgal de son cœur.

Ie suis ce grand César, conquérant de la France:
Dix années de guerre, un siecle de vaillance,
Cet estat tout ligué, l'Espagnol mis au bas,
Sont coups de ma valeur, le prix de mes combats.

Çà, ça, l'arme à la main, quittons ceste frontiere,
Que tout feu, que tout Mars, et d'une humeur altiere
Ombragé de panache, et d'étendars en l'air,
Suiuy de cent canons, de foudres et d'esclair,
Reverberé des rais du beau fils de Latone
Bluetant sur l'acier des enfans de Bellone,
Ie me voys à mon iour, à la teste d'un gros,
Le premier au danger, comme premier au los:
Que tout feu, que tout sang, et d'une main de foudre
Ie perse rougissans, estendus sur la poudre
Tout autant d'ennemis que l'honneur des combats
Honorera vaincus atterrez de mes bras.

I'y suis, ie pense y estre, et le son des trompettes,
Des fifres, des tambours, le bruit de cent deffaites,
Mille nuës de poudre et mil' esclats de coups,
Me iettent hors de moy, me rendent si ialoux
De moy-mesme à l'honneur, que iamais ie ne pense
Y estre assez à temps, tant i'ay d'impatience,
De fougue et de desir, élans pleins de fureur
Aux feux d'un Alexandre ou d'un César vainqueur.

SULLY.

Syre, il faudra partir dès l'heure que l'entrée
Aura du tout chassé ceste saison astrée
Consacrée à la paix: l'ennemy se rent fort.

LE ROY.

Ses forces ne sçauroient l'affranchir de la mort.

SULLY.

Non ; mais il vous peust trauerser au passage.

LE ROY.

C'est tout ce que i'attens, et n'ay tel aduantage
Que si la résistance honore mes combats:
Qui deffait sans combatre, il ne s'honore pas.

SULLY.

Si vaut-il tousiours mieux remporter la victoire
Par ruse que par sang.

LE ROY.

Ce sont marques de gloire
Que les combats douteux, quand le démon vainqueur
Vient marquer nos logis dans le temple d'honneur.

SULLY.

L'honneur est tousiours un maistre de la campagne.

LE ROY.

L'honneur est différent : l'un valeureux se baigne
Dans le Stix, comme Achile, et l'autre non sanglant
Tient d'vn Nestor, d'Vlysse, vn Fabie tremblant:
Ie ne dis pas que l'art, la ruse et la finesse
N'esgalent au combat bien souuent la proüesse ;
Mais i'aime tousiours mieux vn Alexandre aux mains,
Qu'vn pariure Hannibal affinant les Romains.
Ainsi tout m'est de guerre : employons l'un et l'autre ;
Si nous viuons deus mois, nous pourrons dire nostre
L'estendue du Nort, et tout ce grand enclos
Que la mer Germanique arrouse de ses flots;

Et ie ne sçay quoy plus, dont ie ferai la montre
Mais non qu'ayant gaigné la premiere rencontre,
Et passé sur le ventre à ces présumptueueux
Qui présument peu fors auoir le Ciel pour eux.

SCÈNE II.

LA REYNE, LA PRINCESSE DE CONTY.

LA REYNE.

HA Dieu! que i'ay de peur! Ie ne sçay quelle glace
Me fait trembler le cœur; ie voy de place en place
Cent présages de mort; il n'est iour, il n'est nuit
Qu'vne ombre ne m'étonne; un fantome me suit,
Ie voy des feux en l'air, mes songes m'espouuantent,
La fraisay, les hyboux dessus le Louure chantent
Toute nuit, à toute heure, et moy seule i'entens
Cent mortuaires sons du malheur que i'attens.

LA PR. DE CONTY.

Vous l'attendez, madame, et pourquoy? qui uous presse,
En cet heur le plus grand, si loing de la tristesse
Que vous imaginez, ayant l'honneur de voir
Deux couronnes sur vous, et si grand le pouuoir
Que vous avez acquis, qu'il n'est Reyne sur terre
Pour s'esgaler à vous? Tous ces flots de la guerre
Rendront le Roy si grand, que de mille Césars
Pas vn n'ira du pair avec cet autre Mars.

LA REYNE.

C'est ce qui me fait craindre; il est trop magnanime,
Trop brave et trop vaillant, mais qui fait peu d'estime

De

De son sang, de sa vie, à l'esgal de l'honneur,
Qu'il va s'imaginant au champ de la valeur.
Ie crains le fer, le sang, les plombs, les feux, les armes,
Que ne crains-ie pour luy ? I'auray cent mil alarmes
D'heure en heure en l'absence, et si ie ne crois pas
Qu'vn seul trait de ces peurs ne me plonge au trespas.

LA PR. DE GONTY.

Non, non, madame, non; le Roy, si grand monarque,
Est fayé comme Achile, il commande à la Parque;
La Parque aux mains de fer, ez lieux plus hazardeux,
Ne l'osa regarder iamais entre deux yeux.

LA REYNE.

Achile mourut bien, et l'onde Stigiale
Ne prolongea ses iours, ny son heure fatale.

LA PR. DE CONTY.

Qui ne fut mort ainsi ? mortel par le talon,
Il fut assassiné par la main d'vn poltron.

LA REYNE.

Et c'est ce que ie crains, le suiet de ma peine.

LA PR. DE CONTY.

L'espoir seul d'espouser la chaste Polyxene,
Fut suiet de sa perte, et sans cela iamais
Son invincible cœur n'eust fleschy souz le faix
De la fiere Atropos : vostre braue Æacide,
Vostre Mars, vostre tout, n'a, généreux Alcide,
Autre mort que vos yeux, et se vante entre nous
Qu'immortel aux hazards, il ne meurt que pour vous.

LA REYNE.

Quels yeux et quelle mort ! Laissons là raillerie
En ces glaces de peur.

LA PR. DE CONTY.

Mais laissons, ie vous prie,
La glace entre vos feux, qui luy donnent le cœur
Que, vaincu de vous seule, il est par tout vainqueur.
Madame, asseurez-vous ; ie m'entens en présage,
Que ce couronnement couronnera vostre aage
De la félicité, non que vous méritez,
Vous méritant bien plus que vos félicitez ;
Mais telle, que le Ciel qui sçait vostre mérite,
Vous fera bien quiter ceste crainte maudite
Qui nous ternit les lys, les roses, et le prix
De ce beau sein d'albatre, et cet œil de Cypris.

LA REYNE.

Ie m'en asseure donc, puis que ie prens créance
Ou de vostre sçauoir, ou de la connoissance
Que vous pouuez auoir des Muses, nos neuf Sœurs,
Dont vous goustez le miel, le sucre et les douceurs.

SCÈNE III.

CHŒUR.

LE Roy se va rendre si grand
Par sa valeur et par les armes,
Que les sceptres de l'Occident,
Que le Nort, ferf de ses alarmes,
Que le Danube despité
Suiura sa magnanimité.

Grand capitaine et si grand Roy,
C'est de luy seul que l'on espere
Voir en Leuant florir la Foy,
Voir que l'vn et l'autre hémisphere,
Sous mesme Dieu, sous mesmes loix,
Sous luy, ne parler que François.

Si crains-ie les fureurs de Mars:
Souuent les palmes incertaines
Ployent sous le vent des hazars,
Et iamais les grans capitaines
Ne viuent le vray cours dès ans,
Ne meurent que persez sanglans.

On craint que l'ennemy, peu fort,
Tremblant sous ce prince inuincible,
Machine par fraude sa mort:
Hélas! il n'est rien impossible
A qui l'ose, à qui l'entreprent,
Quand la trahison nous surprent.

SCÈNE IV.

LE DAUPHIN, CHŒUR *des Seigneurs de sa troupe.*

LE DAUPHIN.

HA! que ie veux de mal à ces ames boüillonnes,
Qui vont encor pousser aux sanglantes Bellonnes!
Le Roy, ià de luy-mesme assez boüillant et chaut,
Pour faire plus de cas d'vn combat, d'un assaut,
Que de ce doux repos qu'après tant de victoire,
Il deuroit moissonner sur ce champ de la gloire.
Il conquestera tout; ce monarque innaincu,

A moins de rien, aura tout le monde vaincu ;
Et puis, que ferons-nous ? Mais de quelles conquestes
Pourrons-nous, mes amis, nous couronner les testes,
Lors que ie seray grand, digne fils d'vn tel Mars,
Bien qu'indigne d'un siecle où tous les estendars
Ployez, non employez, ma valeur et mes armes,
Dedans un cabinet, croupiront sous les charmes
Des dames de la cour, à l'esgal de ces Roys
Dont l'Egypte et le Nil reconnoissent les loix ?
Vn sceptre me desplaist s'il ne m'est honorable ;
I'aymerois ma foy mieux que le Ciel fauorable
M'eust fait naistre soldat, simple soldat de camp,
Tout couvert de blessure, arrousé de mon sang,
Mais couvert de lauriers, qu'à voir toute la terre
Sans gloire, sans honeur, sans trophée de guerre.
Ie ne puis pas iuger ce qu'ont promis les Cieux
Aux feux de mon printemps, mais ieune ambitieux
De l'honeur paternel, à peine puis-ie attendre
Ces premiers iours d'auril, temps auquel Alexandre
Braua contre les Grecs, lors que ses fortes mains
Eurent l'heur d'atterrer la bande des Thébains.
Ie desireroy bien que la goute non forte
L'arrestast pour deux mois, mais que ce fust de sorte
Qu'il en gardast le lict, et de mal point ou peu,
Afin que ces deux mois amortissent le feu
De Cleues et Iulliers, iusques à tant que l'aage
Me permist d'y aller, pour montrer le courage
Qui ne me peut manquer d'vn et d'autre costé.
Tel m'a pris pour enfant, qui fuiroit transporté
La trempe de mon fer. Hé ! mes amis, où est-ce ?
N'y serons-nous iamais, valeureuse noblesse ?
Pour Dieu, quittons l'estude et ces liures fascheux,
Puis que l'on bat aux champs.

CHŒUR.

Si nos souhaits, nos vœux
Estoient bien exaucés, livre, leçon, estude,
Auroient leur laissez-courre aux murailles de Bude,
Ou bien en Canada. Quoy ! n'en savons-nous pas
Assez pour des guerriers ?

LE DAUPHIN.

Ie ne suis iamais las
De courir tout un iour ; mais si ie prens un liure,
La lettre me fait mal, et m'enteste et m'enyvre,
La mygraine me tient : n'en sçay-ie pas assez
Pour l'aisné d'un grand Roy ? tous ces Roys, trespassez
Il y a si long-temps, ne sçavoient rien que lire,
Parler fort bon françois et faire bien le syre :
Qu'en desire-t-on plus ? On m'a dit bien souuent
Que iamais philosophe ou quelque homme sçauant
N'eust beaucoup de valeur : un sçauant se défie,
Il craint mettre au hazard ceste philosophie,
Ces liures, ce sçauoir, ces charmes les plus doux
Des Muses qui ne sont à l'espreuue des coups,
Comme l'est vn bon casque, une forte cuirace,
Et sur tout un grand cœur, tel que ie l'ay de race.

CHŒUR.

Monsieur, priez le Roy qu'il vous mene à Iulliers ;
Vous aurez le plaisir de voir tous ces guerriers,
Tant d'estendars flotans, de meches allumées,
Tant de canons tonnans, de trouppes animées
A vous seruir, vous suiure, et sans estre sçauant,
Vous sçauez qu'on court plus au soleil de leuant,
Qu'à celuy qui se pert és flots de l'Hybérie.

LE DAUPHIN.

Ie l'en ai supplié ; mais tant plus ie le prie,
I'ay monsieur de Souuray contraire à mes desseins.
Il dit que ie cours trop, que ie luy sors des mains,
Et que, si ie prens mal, son soin, sa diligence
Seront blasmez de tous : meschant aage d'enfance,
Vn chacun te commande ; on a pour controolleur
Pere, mere, parents, la loy d'un gouuerneur.
Priez le, mes amis, ioignons tous nos prieres ;
Il est bon quand il veut ; ses humeurs iournalieres
Sont douces au possible : il le voudra, pourueu
Que ie n'eschappe point, que ie m'arreste un peu.
I'ayme mieux pour trois iours si finement me feindre,
Qu'enfin il soit contraint à mes vœux se contraindre.

SCÈNE V.

CHŒUR.

Courage, compagnons, courage ;
Nous verrons ces plaines de Mars,
Tant d'enseignes, tant de soldars :
Hé ! miserables, vn peu d'aage,
Vn petit plus d'ans dessus nous,
Pour donner et prendre des coups.

Nos liures nous seront de reste ;
Quel plaisir qui n'en verroit plus !
Ces leçons ne sont qu'un abus :
Ie ne puis mettre dans ma teste
Ce meschant latin estranger
Qui met mes fesses en danger.

Courre le lieure à la campaigne,
Monter d'heure en heure à cheual,
Marcher sous l'estendar royal,
C'est l'exercice où ie me baigne :
A me faire estudier tousiours,
Ie seroy mort dedans trois iours.

La plus belle philosophie
C'est d'estre braue et valureux ;
Ces liures me rendent peureux,
Deslors qu'un liure me deffie,
I'ay la fieure, i'entre en frisson,
Et du maistre et de la leçon.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE ROY, LA REYNE, M. DE VENDOME.

M. DE VENDOME.

SIRE, s'il ne me faut que ietter à genoux,
Tendre et ioindre les mains, prosterné deuant vous,
Pour le bien de l'estat, pour l'heur de la couronne,
Le salut de la Reyne et l'espoir qui fleuronne ;
Sur monsieur le Dauphin, ie ne refuse pas
De m'y mettre, et bien plus m'immoler au trespas,
Pourueu que vous gardiez, et que ceste iournée,
Où pent sur vostre chef vne heure infortunée
Dont ie suis aduerty se passe seurement.

LE ROY.

Celuy qui vous l'a dit est vn resueur qui ment,
Par l'aage, par l'humeur, ou charmé d'espérance
Que quelque pension sera sa récompense.

LA REYNE.

Cet aduis n'est pas vain, et vous diriez qu'il suit
Le songe infortuné que i'ay faict ceste nuict.

LE ROY.

Quelle crainte vous tient, quelles terreurs paniques,
Que moy qui ay passé par le fer, par les picques,
Par mille plombs sifflans, que cent canons en feu
N'ont iamais fait trembler, que les Parques n'ont peu
Ont doutté d'affronter, n'ont osé voir en face,
Que pour vn fol présage, vne vaine menace,
I'aye appréhension sous le dire menteur
D'vn fol mélancholique, vn deuin imposteur.

LA REYNE.

Ce n'est pas vn deuin, mais vn vray Ptolomée;
Vous sçauez quel il est: sa seule renommée
Nous peut bien faire foy qu'il se connoist assez
Aux fortunes qu'on court: tous vos périls passez,
Il vous les a prédits; ce n'est pas de ceste heure
Que par vostre horoscope, il prédit, il s'asseure
Du cours de vos destins.

LE ROY.

Et bien, qu'en a-t'il dit?

LA REYNE.

Par les regles de l'art, il présage, il prédit
Que ce iour mal-heureux porte l'heure fatale,
Qu'on doit craindre pour vous : la planette royale
Qui limite nos ans, mal veuë de son Mars,
Vous dénonce auiourd'hui quelques sanglans hazards.
Mais si le iour se passe et si par ma priere
Vous pouuez éuiter l'influence meurtriere
Qui vous va menaçant, il iure, il fait serment
Pour le sçauoir très bien, que trente ans seulement
Limiteront vos iours : que le plus grand du monde
Vous deuez commander sur la terre et sur l'onde,
De l'Europe domptée, et que le lys François
Doit soubmettre par vous le grand Turc à vos loix.
Et puis vous sçauez bien cet aduis d'importance
D'vn caualier d'honneur qui mérite qu'on pense
A vous préserver mieux : que si ce n'est pour vous,
Qui brauez tant la mort, craignez-la pour nous tous,
Pour vostre cher Dauphin, vostre second Ascagne,
Pour vos autres enfans, pour moy, vostre compagne,
Vostre chere moitié, qui souhaite ma fin,
S'il vous arriue rien des reuers du destin.

LE ROY.

Voyez quel imposteur ! qu'encores ie demeure
Sur la terre tant d'ans, que tout blanc ie ne meure ;
Encores de trente ans, cela ne se peut pas:
L'humide radical se fait voye au trespas,
Escoule par les ans, et ce monde d'années
Ne se peut prolonger des fieres destinées :
A mon corps dessséché pour auoir trop paty
Sous les charges de Mars qui m'ont appesanty.

Non, non, c'est vn menteur ; il peut bien, véritable,
Auoir prédit au vray que la terre habitable
Reconnoistra mes loix, parce qu'il doit iuger
Ce que ie peux en guerre, et à quoy m'engager.
Qu'on mande mon carrosse ; il y va de ma gloire
De mespriser ces bruits, et croy que dans l'histoire
Seroient moins renommés mes faits et ma valeur,
Si ie faisoy plus cas des songes d'un resueur.

LA REYNE.

Les Ides de César vous sont assez connuës.

LE ROY.

Ces Ides n'estoient rien que chimeres ès nuës,
Et croy que les Romains, par l'ennemy tentez,
Auoient bien peu de foy, mais trop de vanitez.

M. DE VENDOME.

Tant d'autres que César, depuis la foy plantée,
Sont péris par leur faute : vne seule heure ostée
Du cours de leurs destins arrodique leurs ans,
Pour ne vouloir s'ayder de l'aduis des sçauans.

LE ROY.

Ces faiseurs d'almanacs sont foux, mélancholiques,
Imposteurs, charlatans, des ames frénétiques
Qui beent à l'argent, et cuident en mentant
Que pour vn sac de vents ils auront du contant.
Si i'y aioustoy foy tout le cours de mon aage,
Ce seroit cela mesme : vn plus digne présage
Est de bien seruir Dieu, n'auoir qu'à luy recours,
Et croire que luy seul sçait la fin de nos iours.

LA REYNE.

Mais pour l'amour de moy, à ma seule priere,
Demeurez avec nous ; ceste iournée entiere
N'est pas vn si long temps que, pour l'amour de moy,
Mon mérite ne puisse engager un grand Roy.

LE ROY.

Vous me coniurez trop ; et bien, faites qu'on mande
L'homme que vous sçauez, que par sa voix i'entende
Si c'est offencer Dieu de croire ces deuins,
D'adiouster quelque foy au cours de nos destins.

SCÈNE II.

CHŒUR DES PARISIENS.

LE Roy nous verra sur les rencs,
Nous aurons cet heur que les Grans
Feront cas de nostre despense.
Si Paris est l'œil de la France,
L'œil de Paris est ce grand Roy
Qui n'a moins d'honneur que de foy.

La Reyne, sa chaste moitié,
Lui porte bien telle amitié,
Que sa belle ame est l'ame mesme
Du Roy que sainctement elle ayme :
Ie dis ce grand Roy, ce vainqueur
Dont elle est l'œil, l'ame et le cœur.

Quel heur d'auoir à son costé
Les beaux lys, la fécondité
D'vne moitié belle et divine,
De tant de beaux lys l'origine,
Qu'on verra sur leurs plus beaux ans
Comme leur pere triomphans.

Les flots d'Arne ont tousiours cet heur
Qu'ils mettent la France en honeur,
Et peuplent les bords de la Seyne
De lauriers, de palme certaine,
Trophées portez sur les mains
Des princes les plus souuerains.

SCÈNE III.

LE ROY, LE PERE.

LE ROY.

Résoluez moy, bon homme, en ce doute où ie suis,
Ie ne vous cele point qu'il y a quelques nuicts
Qu'inquiété, pressé d'espouuentables songes,
Ie ne puis reposer : ie sçay que les mensonges
Et ceux-là ne sont qu'vn : mais aussi sçay-ie bien
Que, souuent aduertis de l'ange Olympien,
Nous éuitons le mal penchant dessus nos testes,
Si nous accommodons à ces signes célestes.
Mais dites moy, de grace, et m'asseurez au vray
Sur l'aduis d'vn malheur s'il faut adiouter foy
Aux dits d'vn astrologue ayant la connoissance
De son art par la regle et par l'expérience ?

Ces princesses ont sçeu qu'en mon triste ascendant
Quelque malheur fatal, dessus mon chef pendant,
Me menasse auiourd'hui : i'en ay mille prieres
Pour éuiter enclos ces menaces meurtrieres
De ma natiuité : que m'en conseillez-vous ?

LE PÈRE.

Syre, ce sont abus : nous croyons entre nous,
Fidelles et chrestiens, nous, piliers de l'Eglise,
Que Satan est trompeur : ce traistre se déguise
En cent mille façons pour tromper, séducteur,
Vn esprit foible, et vain de son charme imposteur.
L'oracle d'Apollon feit de son artifice,
L'antre Trophonien misérable exercice
Des peuples desuoyez du vice combatus
Eurent entre les Grecs de pareilles vertus.
Le mesme séducteur a paru par les songes,
Par le vol des oyseaux, par les vaines mensonges
Ou de la Géomance, ou de l'air, ou du feu,
Ou par astrologie, ainsi que peu à peu
Il s'est glissé, trompeur, en ces ames plus vaines
Qu'il met dedans ses rais, fait voguer incertaines
En ces illusions qui déçoivent souuent
Lors qu'on s'y laisse aller ; voire le plus sçauant,
Est tout hors de saison, sans aucune apparence,
Puis qu'il n'y a qu'vn Dieu qui par sa prescience
Connoisse le futur, ayant seul limité
La course de nos ans par la fatalité.
Les démons peuuent bien auec la coniecture
Iuger par le passé, de la chose future :
Et, déliurez qu'ils sont de la masse d'vn cors
Et terrestre et pesant, monstrer quelques effors

De leurs espris plus purs que la nature humaine,
Mais le tout par hazard; et de cent mil' à peine
Vn seul touche le vray. Dieu deffent tous ces sors;
Il en punit Saül, mit au nombre des mors
Iulien l'apostat, tyran insatiable,
Qui n'auoit que deuins, ne croyoit que leur fable.
Mais, sans auoir créance en ces menteurs deuins,
On peut bien se garder, affermir ses destins.

LE ROY.

Quel garder, si tousiours vn démon nous cajole?
Ie seroy donc contraint de faire icy l'idole,
Guarder le cabinet, et pipé d'vn trompeur,
Sacrifier, tremblant, au démon de la peur.

LE PÈRE.

Syre, se conseruer, c'est acte de prudence.

LE ROY.

C'est Dieu qui nous préserve, il est en sa puissance;
Ie suis entre ses mains; il m'a sauué cent fois,
Et si ie suis utile à l'Empire François,
Il me garantira: sa volonté soit faite
En terre comme au Ciel. Rien plus ie ne regrette
Que de voir s'amuser et la Reyne et la cour,
Et mesme adiouster foy à ce faux bruit qui court.

LA REYNE.

Mais si pouvez-vous bien, sans commettre d'offence,
A ma seule priere, à mes vœux, à l'instance

Des dames que voici, de la cour, de nous tous,
Passer icy le temps ce seul iour entre nous.

LE ROY.

Ie le veus, mais sans plus permettez qu'vn cart d'heure
Ie voye en quel estat ce grand peuple s'asseure
De vous faire demain l'honeur qui vous est deu.

SCÈNE IV.

LE ROY *seul, à genoux.*

GRAND Dieu, qui de rien m'as formé,
De l'esprit de vie animé,
Régénéré sur le baptesme,
Laué de ton sang précieux,
Et poussé d'un amour extrême,
Acquis l'héritage des Cieux.

Grand Dieu, moteur de l'Vnivers,
Qui mets les sceptres à l'enuers,
Foules les grandeurs souueraines
Quand il te plaist, quand tu le veux,
Iuste chatiment, iustes peines
Qui passent des fils aux neueux.

Tu m'as fait paistry de tes doigts,
Elevé sur tous les François,
Mis la couronne sur la teste,
Et cent fois destourné de moy
Mil et mille coups de tempeste,
Calmée des rais de la foy.

[illegible] de moy pitié,
[illegible] mesme moitié.
[illegible] tous princes,
[illegible] après moy,
[illegible] !
[illegible] toy.

[illegible]

[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible] en son cœur [illegible].
M'est tousjours l'astre plus seur.

Si je t'invoque à deux genoux,
Si je cours à ton œil plus doux,
Ne sens vaine mon esperance,
Et destourne toy loin de moy

Ce

Ce faux astre, ceste influence,
Que l'on dit menasser le Roy.

Mais las! s'il te plaist autrement,
Vse, mon Dieu, de chastiment
Dessus ceste chair si rebelle;
Pour l'ame, sauue-la, mon Dieu,
Donne-luy la gloire éternelle,
Et punis le corps en son lieu.

Si ie me iette entre tes bras,
Assailli des divers combats
D'vne conscience esgarée,
Mon Dieu, que ce ne soit en vain;
Donne-moy la palme asseurée
Sur l'ennemy du genre humain.

Fay pleuvoir ta grace et les traits
De ta bonté, des tes bien-faicts,
Sur la Reyne, sur mon lignage,
Sur mes subiets, sur moy, Seigneur,
Qui bats ma coulpe infortunée,
Qui n'espere qu'en ta douceur.

TAYLOR INST. OXFORD

Les lignées te beniront,
Les poures pecheurs te diront:
Sauueur des ames penitentes,
Grand Dieu, souuiens-toy du Iourdain,
Et des mers où l'on vit flotantes
Les enseignes de ton desdain.

Ta mane n'est mise en oubli,
Ta colonne qui n'a failli

De leurs espris plus purs que la nature humaine,
Mais le tout par hazard; et de cent mil' à peine
Vn seul touche le vray. Dieu deffent tous ces sors;
Il en punit Saül, mit au nombre des mors
Iulien l'apostat, tyran insatiable,
Qui n'auoit que deuins, ne croyoit que leur fable.
Mais, sans auoir créance en ces menteurs deuins,
On peut bien se garder, affermir ses destins.

LE ROY.

Quel garder, si tousiours vn démon nous cajole?
Ie seroy donc contraint de faire icy l'idole,
Guarder le cabinet, et pipé d'vn trompeur,
Sacrifier, tremblant, au démon de la peur.

LE PÈRE.

Syre, se conseruer, c'est acte de prudence.

LE ROY.

C'est Dieu qui nous préserve, il est en sa puissance;
Ie suis entre ses mains; il m'a sauué cent fois,
Et si ie suis utile à l'Empire François,
Il me garantira: sa volonté soit faite
En terre comme au Ciel. Rien plus ie ne regrette
Que de voir s'amuser et la Reyne et la cour,
Et mesme adiouster foy à ce faux bruit qui court.

LA REYNE.

Mais si pouvez-vous bien, sans commettre d'offence,
A ma seule priere, à mes vœux, à l'instance

Des dames que voici, de la cour, de nous tous,
Passer icy le temps ce seul iour entre nous.

LE ROY.

Ie le veus, mais sans plus permettez qu'vn cart d'heure
Ie voye en quel estat ce grand peuple s'asseure
De vous faire demain l'honeur qui vous est deu.

SCÈNE IV.

LE ROY *seul, à genoux.*

GRAND Dieu, qui de rien m'as formé,
De l'esprit de vie animé,
Régénéré sur le baptesme,
Laué de ton sang précieux,
Et poussé d'un amour extrême,
Acquis l'héritage des Cieux.

Grand Dieu, moteur de l'Vnivers,
Qui mets les sceptres à l'enuers,
Foules les grandeurs souueraines
Quand il te plaist, quand tu le veux,
Iuste chatiment, iustes peines
Qui passent des fils aux neueux.

Tu m'as fait paistry de tes doigts,
Elevé sur tous les François,
Mis la couronne sur la teste,
Et cent fois destourné de moy
Mil et mille coups de tempeste,
Calmée des rais de la foy.

De leurs espris plus purs que la nature humaine,
Mais le tout par hazard; et de cent mil' à peine
Vn seul touche le vray. Dieu deffent tous ces sors;
Il en punit Saül, mit au nombre des mors
Iulien l'apostat, tyran insatiable,
Qui n'auoit que deuins, ne croyoit que leur fable.
Mais, sans auoir créance en ces menteurs deuins,
On peut bien se garder, affermir ses destins.

LE ROY.

Quel garder, si tousiours vn démon nous cajole?
Ie seroy donc contraint de faire icy l'idole,
Guarder le cabinet, et pipé d'vn trompeur,
Sacrifier, tremblant, au démon de la peur.

LE PÈRE.

Syre, se conseruer, c'est acte de prudence.

LE ROY.

C'est Dieu qui nous préserve, il est en sa puissance;
Ie suis entre ses mains; il m'a sauué cent fois,
Et si ie suis utile à l'Empire François,
Il me garantira: sa volonté soit faite
En terre comme au Ciel. Rien plus ie ne regrette
Que de voir s'amuser et la Reyne et la cour,
Et mesme adiouster foy à ce faux bruit qui court.

LA REYNE.

Mais si pouvez-vous bien, sans commettre d'offence,
A ma seule priere, à mes vœux, à l'instance

Des dames que voici, de la cour, de nous tous,
Passer icy le temps ce seul iour entre nous.

LE ROY.

Ie le veus, mais sans plus permettez qu'vn cart d'heure
Ie voye en quel estat ce grand peuple s'asseure
De vous faire demain l'honeur qui vous est deu.

SCÈNE IV.

LE ROY *seul, à genoux.*

GRAND Dieu, qui de rien m'as formé,
De l'esprit de vie animé,
Régénéré sur le baptesme,
Laué de ton sang précieux,
Et poussé d'un amour extrême,
Acquis l'héritage des Cieux.

Grand Dieu, moteur de l'Vnivers,
Qui mets les sceptres à l'enuers,
Foules les grandeurs souueraines
Quand il te plaist, quand tu le veux,
Iuste chatiment, iustes peines
Qui passent des fils aux neueux.

Tu m'as fait paistry de tes doigts,
Elevé sur tous les François,
Mis la couronne sur la teste,
Et cent fois destourné de moy
Mil et mille coups de tempeste,
Calmée des rais de la foy.

Destinée au malheur d'vn sanglant parricide,
D'vn coup maudit de tous, Erostrate second,
Non pour mettre le feu dans le superbe rond
Du grand temple d'Ephese, vn miracle du monde,
Mais pour oser tremper dans le flanc, dedans l'onde,
Au pourpre d'vn grand Roy mon fer maudit des Cieux,
Non moins que ie le suis des hommes et des Dieux.
O malheur! ô misere! ô pauure ame contrainte
Par le cruel démon qui l'a cent fois estrainte
De ses nœuds serpentins, autant de fois permis,
Que i'en aye eu l'horreur, que ie me sois remis
En moy-mesme plus doux, comme estant aduersaire
D'vn coup abominable et passant l'ordinaire
Des plus sanglans meffaits; coup traistre, malheureux,
Seul digne d'vn Cyclope, vn Busyre impiteux.
Mon coûteau, ce trenchant en mes mains execrable,
M'a failly par trois fois, et trois fois misérable
Ie l'ay rompu de pointe, et contraint de quiter
Ce dessein malheureux qui me vient transporter,
Me précipite au fond de l'engouffré Tenare,
Tel qu'au mont Oetean l'Alcide qui s'égare
Tout noircissant de rage et du venin coulant
Sur son corps, dans son sein en poison distilant.
Hier ie le faillis dans la nef de l'église,
Et l'eusse executé; ma funeste entreprise,
Douteuse, eust réussi, si l'on eust repoussé,
D'vn grand coup de baston mon bras trop avancé.
Si ce iour fy faux plus, ou le iour de l'entrée,
Ie retourne chez moy, enjance desastrée,
Non pour l'auoir ozé, mais pour l'auoir failly.
Hélas! pourquoy ozé, mais pourquoy assailly?
Vn Roy, mon bienfaiteur, Roy qui, tout debonnaire,
Ne m'offença iamais, ny ne me fut contraire:

Des dames que voici, de la cour, de nous tous,
Passer icy le temps ce seul iour entre nous.

LE ROY.

Ie le veus, mais sans plus permettez qu'vn cart d'heure
Ie voye en quel estat ce grand peuple s'asseure
De vous faire demain l'honeur qui vous est deu.

SCÈNE IV.

LE ROY *seul, à genoux.*

GRAND Dieu, qui de rien m'as formé,
De l'esprit de vie animé,
Régénéré sur le baptesme,
Laué de ton sang précieux,
Et poussé d'un amour extrême,
Acquis l'héritage des Cieux.

Grand Dieu, moteur de l'Vnivers,
Qui mets les sceptres à l'enuers,
Foules les grandeurs souueraines
Quand il te plaist, quand tu le veux,
Iuste chatiment, iustes peines
Qui passent des fils aux neueux.

Tu m'as fait paistry de tes doigts,
Elevé sur tous les François,
Mis la couronne sur la teste,
Et cent fois destourné de moy
Mil et mille coups de tempeste,
Calmée des rais de la foy.

SCENE II.

LE ROY, M. DE LAUARDIN, M. D'ESPERNON, M. DE MONTBASON.

LE ROY.

Tout ceci va très-bien ; enrichi tout de mesme,
Ce grand corps de Paris montre bien comme il m'ayme,
Qu'il honore la Reyne, et qu'il a volonté
D'estre tousiours constant en sa fidelité.

M. DE LAUARDIN.

S'il vous a fort hay en ces guerres dernieres,
Il changea tout d'humeur, quand les saincte prieres
Des bons saincts nos patrons vous remirent au sein
De la nef de sainct Pierre : en changeant de dessein,
Vous les fistes changer, et n'auoir plus en l'ame
Que le zele, et la foy qui seule les enflame.

LE ROY.

Le François est tout bon, et s'il n'est alteré
De la diuision, qui le rende empiré,
De courage et d'humeur fidelle il perseuere,
Il adore son Roi, l'honore comme pere,
Et n'a rien de meschant.

M. D'ESPERNON.

Si vostre esprit diuin
N'eust, affranchi d'erreur, quitté Beze et Caluin,

Iamais, Syre, iamais ce peuple, la noblesse,
Le parlement, ce corps, ceste bruiante presse
De riches citoyens ne vous eust desiré,
Ny vescu sous vos loix, vous croiant esgaré.
Mais tout va pour le mieux ; le sénat vous adore,
La noblesse vous suit, l'Eglise vous honore,
Le huguenot vous ayme, ayant la liberté
De viure en paix chez soy selon sa volonté.

M. DE MONTBASON.

Ces grands corps d'vn estat esgalent l'harmonie
De la lyre des Grecs, où l'accord se manie,
Quand rien ne se desment, une corde laschant,
L'harmonie se pert et la grace du chant.
Tout ce grand corps, uni d'une harmonie esgale,
Est trop heureux sous vous : la puissance royale,
En guerre comme en paix, fait sous sa maiesté
Viure le peuple heureux : et la tranquilité
Va rechercher la guerre aux plaines d'Allemaigne,
En Cleves, en Iuillers, où desià Mars se baigne
Dedans un bain de sang, et vous rend valeureux,
Plus grand que tous les Rois, et bien le plus heureux.

SCÈNE III.

LA REYNE, LA PRINCESSE DE CONTY, M. DE GUERCHEUILLE.

LA REYNE.

Ha ! ma foy, ie me plains ! I'aurois peu d'espérance
Qu'il fist beaucoup pour moy, puis que si peu i'aduance

A le prier pour luy ; c'est manquer d'amitié,
Puis qu'il n'a de ses fils, non pas de moy pitié,
Non pas mesmes de soy qui voit bien que nos vies
Despendent de la sienne, et quand et luy rauies,
Périroient tout à coup sous vn mesme tombeau,
Triomphant des lauriers de mon chaste flambeau.

LA PR. DE CONTY.

Ce n'est faute d'amour ; c'est qu'il pense, madame,
Que le presage est vain : la valeur de ceste ame,
Plus braue qu'vn César, brusle de tant d'honeur,
Qu'elle craint donner prise au soupçon de la peur.

LA REYNE.

Sa valeur si fameuse est par trop reconnuë,
Valeur que Protogene a voulu paindre nuë,
Viue flamme de Mars, riche palme de roy,
Qui ne recourt ailleurs, ne despend que de soy.

M. DE GUERCHEUILLE.

Comme il est prompt et vif, vous le verrez de mesme
Retourner tout à coup.

LA REYNE.

Ie suis hors de moy-mesme,
Tout le corps me frissonne, et ie crains le destin,
Ces astres me font peur, i'apprehende la fin.

M. DE GUERCHEUILLE.

Rasseurez-vous, madame, ostez ces terreurs vaines ;
Vous craignez pour un Roy, le roy des capitaines ;

Le monarque des Rois ; iamais prince indompté
Ne fut plus obéi, n'eust plus de majesté.
Quel moyen y a-t'il que rien lui puisse nuire ?
Ce grand sénat l'adore ; on voit la cour reluire
Par sa seule valeur ; tout tremble dessous lui :
Les princes, la noblesse et les siens n'ont appui
Que de luy, de ses bras : y a-t'il apparence
Qu'il courre nul hazard en ce cœur de la France ?

LA REYNE.

L'exemple du feu Roy me fait glacer le cœur.

LA MARQ. D'ANCRE.

Cela fut bon iadis ; mais ce braue vainqueur
Ne prend point de paquets d'vne dextre fatale.

LA REYNE.

Luy ? ma foy, sur ma foy, sa belle ame royale
Est si commune à tous, de si facile abord,
Que s'il n'étoit aydé de son ange plus fort,
Le gardien des Rois, i'auroy tousiours la crainte
De le voir mis par terre et sa personne atteinte.
Il est bon d'estre franc et ne redouter rien ;
Mais d'avoir l'œil au guet, c'est le souuerain bien
D'vn Roy grand comme luy, Roy qui, prenant les armes,
N'est point sans ennemys, qui, douteux des alarmes,
Qu'ils auroient de sa main, feront ce qu'il pourront
(Puisqu'il a tant de cœur, tant d'honeur sur le front),
Pour l'auoir de finesse.

LA MARQ. D'ANCRE.

Il retourne, madame ;

I'entens quelque rumeur.

LA REYNE.

Ha mon Dieu! ie me pasme!
Ce sont cris, ce sont pleurs; il y a du mal-heur.
He! qu'on sçache que c'est; qu'on se haste; mon pleur,
Mon soupçon n'est pas vain. Ie crains, ie meurs, je tremble.
Quel tumulte est-ce ci? quel monde qui s'assemble
Au milieu de la cour? Ha! ie crains de trop voir;
C'est ce coup mal-heureux qu'il n'a voulu prevoir;
C'est ma perte, ma mort, la fiere destinée,
Où m'engagea le Ciel auant que d'estre née.

SCÈNE IV.

CHŒUR.

CACHE-TOY, soleil, et cours viste
Dans le plus creux de l'Amphitrite;
Ne descouure point de ton œil
La nuict de cet autre soleil,
Qui ne peut, ainsi que ta tresse,
Retourner vers nous par deux fois,
Et laisse l'Empire François
Noyé de pleurs, noir de tristesse.

Ce n'est pas sans leur sang espandre
Qu'on voit souuent les Roys descendre
Dans l'orque du gendre à Cerez:
L'infortune les suit de prez,

La fortune leur porte envie,
Le destin les prend à parti,
Et iamais vn prince aduerti
N'a l'œil à preseruer sa vie.

Ou trop de cœur, ou nonchalance,
Ou bien trop de vaine asseurance,
Qu'on n'ose entreprendre sur eux,
Ou crainte d'estre dit peureux,
Les laisse coucher de leur reste.
Malgré leurs anges gardiens,
Ils se iettent dans les liens,
Le ioüet des coups de tempeste.

Si ce bruit est bien véritable,
C'est l'acte le plus lamentable,
Le coup, le plus sanglant mal-heur,
Qui nous noye à iamais de pleur,
Qu'en ceste infortunée France
Il nous soit iamais arriué:
Dans Paris, vn grand Roy priué
De sang, de vie et d'espérance.

Ce Mars qu'aux plus chaudes alarmes,
Dans le fer, les feux et les armes,
La Parque eust douté d'affronter;
Ce descendant de Iupiter,
Sur sa felicité plus rare,
Se voit outreperser le flanc
D'un cœur felon, de main barbare.

Fiez-vous au bonheur des princes,
Tant de sceptres, tant de prouinces

Qui despendent de leur pouuoir ;
La mort à la fin nous fait voir
Que la grandeur moins asseurée
Est celle d'vn Roy florissant,
Qui semble mourir en naissant,
Qui n'a pas un iour de durée.

Tant d'hommes qui portent l'espée
L'ont souuent dans leur sang trempée ;
Et plus on est grand, de plus haut
Vient le mal-heur qui nous assaut :
La vie la plus traversée,
Plus affermie à la douleur,
Est celle des gens de valeur,
De cent mil' orages pressée.

Le point d'honeur et les querelles,
Les inimitiez immortelles,
L'amour, les fureurs dans le flanc,
La mort, l'effusion de sang,
Apanages de la noblesse,
Monstrent au pauure citoyen,
Que le vray, le souuerain bien
Gist bien ailleurs qu'en la richesse.

L'amour de Dieu, ses sainctes flames,
La tranquilité dans nos ames,
La seure médiocrité,
La patience et l'équité,
Point de procez, point de querelle,
Inconneu des grands et des cours,
C'est ainsi qu'on passe ses iours
Pour gagner la vie éternelle.

Puissé-ie, sans trop de richesse,
Sans indigence qui me presse,
Non conneu que de ma maison,
Ne voir iamais autre horison
Que celui qui borne ma ruë!
Toutes les fortunes des grands
Ce ne sont qu'orages, que vents,
Qu'vn clinquant sorcier de la veue.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'HERMITE DE SVRAYNE.

Dieu! que de vanitez! et qu'heureux mon Svraine
Où ne gele iamais le vin ne ma fontaine,
Où ces pompes, ce luxe, et ce tracassement
De mille chariots, l'embarras, le tirment
Des affaires du monde, et la vie perduë
De ces frisez de cour ne m'offencent la veue,
Ne me font mal penser et soupçonner en vain
Des vains eslancemens du fait de mon prochain.
On dit que tout Paris regorge de bombance,
Qu'à l'entrée demain la plus part de la France,
Flamboyante de fer, d'or, d'argent, de clinquans,
Mille feux, mille coups de cent canons tonnans,
Feront renaistre encor ce cahos de meslange,
D'où sortirent les Cieux, l'Amphitrite, le Gange,

L'air, la terre, et les corps de tant de mixtions
Qui portent la nature à ses perfections.
Cela ne va que bien, quand le Roy le commande;
On luy doit tout honeur, à la Reyne si grande
En sceptres, en vertus, miroir de chasteté,
Qui, feconde, nous a trois princes enfanté,
Le bon heur de l'estat; et ne sçauroit-on rendre
Trop d'honeur à son Roy, ni trop pour luy despendre.
Mais ie crains, i'ay frayeur que tant de vanité
Ne trouble ceste feste, et la fatalité
D'vn siecle tout de sang me fait ieter des larmes,
Doutant quelque reuers. La fortune a des charmes
Pour nous siller les yeux, et tel est au plus haut
De ses prospéritez, qui n'attent que le saut.
Nostre second Henry, grand Roy, cheres délices
Du peuple et des guerriers, mourut courant en lices,
Au fort de sa grandeur; en ses plus grands esbas,
Vne lance fatale auança son trespas.
Henry, l'un de ses fils, belle ame infortunée,
Accablé de l'envie et de sa destinée,
Dans le corps d'vne armée, encerné de guerriers,
Vit flétrir d'vn couteau le vert de ses lauriers.
Ie crains pour cestui-ci; ie sçay trop ses merites,
Qu'il a l'ange auec soy, que ses palmes escrites
Dans les lambris du Ciel le vont plus haut guidant,
Que ne luy promettoit son superbe ascendant.
Mais les peschez du peuple, et la cour toute en vice,
Le mal-heur de nos ans, l'atheisme qui glisse
Parmi les vanitez, les meurtres, assassins,
Partisans, paillardise, et pillage et larcins,
Concussions, poisons, tout cela me fait croire
Que Dieu nous veut bien tost priuer de tant de gloire,
D'vn Roy si vertueux; et nous ne sommes pas

Dignes

Dignes d'en joüir plus, mais d'estre mis si bas,
Priuez de ce bon Roy, bannis de ce grand prince,
Que la desunion de prouince en prouince
Glisse dedans nos cœurs, et que le champ de Mars
Serue encor d'eschaffaux aux gros de nos soldars.
Toute chose a son tour : les affaires humaines
Suiuent le cours des flots ; mais les plus incertaines
Sont celles des faueurs : celle qu'on tient des Cieux,
La santé, le bon-heur qui ne peut estre mieux,
Attent vn changement, telle qu'vn chaut extreme
La pluye qui le guette en orage se seme
Par boüillons inondez, et dès l'heure, à l'instant,
Les champs entrefendus vont sous l'onde flotant.
Ce grand sceptre est au comble, au plus de sa fortune,
Le Roy craint, absolu, la traverse importune
Des destins enuieux semble craindre ce Mars
Riche d'amis et d'or, assisté de soldars,
De poudres, de canons, rien ne luy est contraire,
Mais la vicissitude est vn faux aduersaire,
Qui nous prend en renard, vray reuers de la cour ;
Lors qu'on y pense moins, elle donne le tour.
Dieu le sauue des mains et des armes sanglantes
De tous ses ennemis, benisse ses attantes,
Bien-heure ses enfans, la Reyne et son estat,
Benisse son Eglise, et donne échec et mat
A l'heretique, au vice, aux vanitez du monde,
Me garde de pecher, me conserve feconde
La fontaine où ie bois, l'hermitage où ie suis,
Et m'aille preservant des eternelles nuits,
Logeant mon ame au Ciel, ainsi que ie l'espere,
Ainsi que ie l'attens du grand Dieu qui m'est pere.

SCÈNE II.

LA REYNE, LE PRINCE de CONTY, LE PRINCE de MAYENNE, M. de GUISE, CHOEUR *des Princes*, CHOEUR *des Officiers de la Couronne*, CHOEUR *du Parlement*, M. LE GRAND, M. de SAINCT GERAN.

M. DE GUISE.

Serre boutique, serre, et, pour Dieu, qu'on s'assure :
Ce n'est rien, mes amis, ce n'est qu'vne blessure.
Haut la main, compaignons, creuons tous ces courteaux,
Il n'y va pas de moins que la fin de nos maux.
Vous, messieurs, qui tenez le sainct temple d'Astrée,
Secourez le public, ceste cour desastrée,
Cet estat esbranlé ; nostre bon Prince est mort.

CHOEUR *du Parlement.*

Ha Iesus ! ô bon Dieu !

M. DE GUISE.

Quittez ce desconfort :
Si pour le regretter ; mais faites diligence
Pour establir son fils pour l'heureuse régence
De la Reyne afligée : Hé ! pour Dieu, hastez-vous ;
Ie m'en retourne au Louure où les grands y sont tous,
Princes et mareschaux, officiers de couronne,
Qui n'ont qu'vn Roy dans l'ame et detestent Bellone.

M. D'ESPERNON.

Aux armes, compaignons, qu'on se haste, soldars,
Qu'on mette balle en bouche, et que de toutes pars

On secoure le Roy : le Roy non déplorable ;
Il est mort sur mes bras. Fortune miserable !
Vn traistre l'a meurtry lors qu'il parloit à moy,
Et que pas vn de nous n'auoit l'œil sur le Roy.
Qu'on mande les drapeaux, qu'à mesches allumées,
Et le tambour battant, ces bandes animées
Viennent au Roy, son fils, qu'il nous faut promptement
Mettre au siege royal : desià le parlement
S'assemble aux Augustins, tous les grands, tous les princes,
Pour accoiser ce trouble et calmer les prouinces.
Vous sçauez mon humeur, et comme ie suis prompt :
Il m'importe de trop, ce me seroit affront
Si les gardes manquoient à ce coup d'importance
Où il n'y va de moins que du sceptre de France.

CHOEUR *des Courtisans.*

Ha Iesus ! ô mon Dieu ! Le Roy, mort, estendu,
Nage dedans son sang ; helas ! tout est perdu,
Et ce royaume en proye.

LA REYNE.

O dolente princesse !
Ha ! nous sommes tous morts ! Dieu ! quelle main traitresse
L'a peu priué de vie ? O grand Roy ! ta valeur
Et ce trop de courage ont causé ton mal-heur.
Las ! dictes-moy que c'est.

CHOEUR.

Le Roy, troublé de crainte
Que ces presages vains ne vous eussent attainte

De glace et frissons, et qu'enfin trop de peur
Ne vous donnast la fiebure ou quelque mal de cœur,
Fit redoubler le pas; le cocher s'euertue,
Vn foët siffle en sa main : l'air, le paué, la rue
Sont en feu sous la rouë, et le coche bruiant
Semble à celuy d'Elide, à l'airain foudroyant
D'vn Salmonée en l'air; vne espaisse fumée,
Vne ondée d'escume est par ondes semée
Sur les cheuaux pantois, et leur souffle ronflant
Est tout feu, tout furie en nues s'exhalant.
Sa garde sort du Louure, accompaigne son maistre;
Mais, trop bon qu'il estoit, il ne voulut permettre
Qu'ils vinssent plus auant, les renuoye au dedans,
De peur que le trauail ne les mist sur les dents.
Quelques valets de pieds trottent à la portiere,
Le reste court dispost, et d'une aile legere
Passe à Saint-Innocent pour deuancer le pas
De ce grand Roy, desià victime du trespas.
Mais mal-heur, ô mal-heur ! dans la Ferronerie,
Estroitte comme elle est, vne horrible furie,
Quelque maudit Satan de mal-heur auança
Vn cheriot chargé, qui nous embarrassa.
De deux valets de pied coutoyans la portiere,
L'vn le va desgager; mais l'autre sa iartiere
Deffaicte de son nœu, le destourne escarté,
Et l'empesche des nœux qu'il n'auoit arresté;
Comme il se iartieroit, que contre bas couchée,
Le Roy laissoit aller sa teste mi-panchée,
Quelque diable fait homme, vn foudre d'Alecton,
Deschainé furieux des cachots de Pluton,
Tygre enragé, sanglant, sur le pendant s'accroche,
Plonge son fer cruel tout à trauers la coche
Dedans le cœur du Roy, mais si tost, si soudain,

Qu'auant qu'on y prist garde il l'auoit dans le sein.
Tout à coup, tout à l'heure, il pert air et parole,
La bouche toute en sang, sa belle ame s'en vole,
Après auoir vn temps l'œil au Ciel eslevé,
Combatu le destin de son pur sang laué.
Nous, tremblans, esperdus, plus mors que la mort mesme,
L'œil en pleurs, le cœur froit et le visage blesme,
Le prenons, le dressons, et retournons ici,
D'où il sortit viuant; nous l'amenons transy,
Au mal-heur de Paris, à la ruine entiere
De nous tous, de l'estat, de ceste gent guerriere,
Qui ne pert ce vray Mars, ce monarque vainqueur,
Qu'elle ne perde aussi l'espoir, l'ame et le cœur.

CHŒURS.

Et ce traistre inhumain, ce diable parricide
Est-il vif? est-il mort?

CHŒUR *des Courtisans.*

Après tel parricide,
Sans nous il se sauuoit; on le prit à nos cris,
Et non trop effrayé; mais au moins il est pris;
Les gesnes, les tourmens et le supplice insigne
En feront descouurir la premiere origine.

LA REYNE.

Ha! dolente princesse! ô pauurette! ô mon Dieu!
Que sera-ce de nous? En quel antre, en quel lieu
Serons-nous seurement, maison abandonnée?
Helas! pauure estrangère! helas! infortunée!
Tu deuois bien quitter ton Arne doux-coulant,

Pour venir en ces lieux en larmes distillant
Du regret immortel de ma perte infinie.
Loing des miens, sans support, ma pauure ame bannie
De tous contentemens, et mes vœux apendus;
Au seul tombeau d'vn Roy qui nous a tous perdus;
D'vn grand Roy qui m'auoit de son sceptre honorée,
De ses vœux, de son cœur, dont ie fus adorée
D'amour et de respect. Prince grand, florissant,
Tout couvert de lauriers; monarque si puissant,
Qu'il sembloit que la main de l'aduerse fortune
Ne pust agir sur luy; grand Roy que l'infortune,
Les foudres, les esclats et la fureur de Mars
N'ont iamais esbranlé: luy que tant de hazars,
Tant de coups, tant de feux, tant de balles sifflantes,
Tant de camps ennemis, tant de troupes vaillantes
Ne peurent terrasser: qu'il faille qu'un poltron,
Vn maraud, vn mesquin, vaine ombre d'Acheron,
L'ait mis dans le cercueil! qu'vne charoigne vile,
Tout au milieu des siens, dans le cœur de sa vile,
En plein iour, à couuert de cent mille estendars,
Ait tiré de son flanc mille ruisseaux espars
De ce pourpre royal, et que sa courte vie
N'aie été de la mienne à mesme heure rauie!
Impitoyable mort, secours des affligez!
Si ce n'est de moy seule, hé! que i'ay bien changez
Tous mes lauriers du sacre aux cyprez d'une entrée
Lamentable à iamais! hé! que la saincte Astrée
S'esloigne bien d'icy, laissant mes fils et moy
A la merci du sort, en larmes, en effroy
Aux premiers vents esmeuz, non des creux Æilides,
Mais de mille mutins, de milles parricides,
Trop coustumiers à perdre et l'estat et les Roys,
Broüiller, renuerser tout, ternir les lis François!

Tu meurs, grand Roy, tu meurs, ne m'ayant voulu
croire,
Pour n'auoir daigné ioindre à tes faicts, à ta gloire,
A tes palmes de Mars, comme trop bon, trop franc,
Autant de preuoiance à te garder le flanc,
Qu'il t'en estoit besoin, comme ayant à combatre
Tant d'ennemis espars, que tu pouuois abbatre
Seulement d'vn clin-d'œil, l'enuie et le destin,
Dès long-temps, de tousiours coniurez à ta fin.
Larmes qui ruisselez sur mes ioües baignées,
Soupirs, nouueaux autans, fils de mes destinées,
Qui me mettez en feu ; douleurs, cuisans regrets
Qui me glacez de crainte et me percez de traits ;
Desespoir, seul tyran le plus espouuantable,
De mes fiers ennemis, qui me pers, qui m'accable
Des peines d'vn Sysife, et des vaisseaux portez
Des Danaïdes sœurs, qui desseiche en estez
Mon printemps fanissant, qui rends bute à l'enuie,
Mes vœux, mon espérance et le cours de ma vie.
Que tardez-vous, cruels ? qu'Apollons furieux,
Ne faictes-vous siffler des saincts lambris des Cieux
Vos flesches contre nous, moy, Niobe seconde,
Moy, l'obiect, le sujet des miseres du monde !
Ha Dieu ! ie n'en puis plus, soutenez-moy, ie meurs,
Ie n'ay vie, ny voix ; sans force, sans vigueur,
Vraie ombre du trespas, pour me perdre et pour suiure
Ceste moitié de moy, que ie ne dois suruiure,
Si ie ne suis ingrate, et qu'aux flots oublieux
Ie n'ay plongé son nom, son mérite et ses yeux.

LE PR. DE CONTY.

Parmy vos pleurs, madame, il faut mettre remede
Au mal de cet estat : ie vous offre tout ayde,

Tout seruice et ma vie, et ce qu'vn vray François
Doit et peut, comme issu du sang de tant de Rois.

M. DE MAYENNE.

Madame, ces soupirs sont de plus longue haleine ;
Vous aurez trop de temps pour arrouser la peine,
Le deuil qui vous assaut, le soin qui vous attend ;
Vous plourez par deuoir ; mais pour deuoir plus grand,
Il faut penser ailleurs, pouruoir à la couronne
Deuë à vostre Dauphin ; tout ce peuple s'estonne,
La cour est en rumeur ; les moindres vents esmeus
Sur ce commencement embrazeroyent de feux
Tout l'estat desolé ; la pierre estant ietée,
Il n'y auroit plus temps d'enchainer ce Prothée.
Le François est boüillant, au premier bruit qui cour
Les voilà tous à terre ; et Paris et la cour
Sont regardez de tous ; ce qu'on y verra faire
Sera suiui du reste, et n'est rien si contraire
Au repos d'vn estat, sur la perte des Rois,
Que le bruit, l'espouuante et le sommeil des lois.
Assemblez au conseil ceux de ceste couronne,
Et ce grand parlement, la plus sainte colonne
De la blanche Themis : que monsieur le Dauphin
Nous soit proclamé Roy ; qu'on brave le destin
Par vostre prevoyance, et que, Reyne regente,
Vous soyez pere et mere à sa vertu naissante.

M. D'ESPERNON.

Vous n'estes point, madame, estrangere aux beaux lis,
Puis que nostre bon prince a dessus vous cueillis
Ces trois diuins fleurons, enfans dignes du pere,
Indignes, comme vous, du cours de leur misere.

Mais vous estes Françoise, et pour telle nous tous,
Humbles, vous adorons : il n'y a plus pour vous
D'Arne, ny d'air Tuscan, plus pour vous de Florence ;
Nous sommes tous à vous, toute vostre est la France,
Et iurons, de ceste heure, à vostre maiesté,
Tout deuoir, tout respect, toute fidelité.

M. DE GUISE.

Il n'en faut pas douter, madame ; nos espées
Seront pour tout iamais dedans le sang trempées
De tous vos ennemis : nous sommes tous à vous.
Ie viens du parlement ; ils sont assemblez tous,
Et pour ceste couronne et pour vostre regence.

CHŒUR *de MM. les Mareschaux officiers, et M. le Chancelier.*

Il n'y a nul de nous qui ne die et ne pense,
Et n'en iure de mesme, et, madame, croyez
Que, lors que nous serons par vous seule employez,
Nos vies, nostre sang, nos desirs et nos ames
S'animeront de zele et brusleront de flames
En la fidelité de naturels François,
Zelez à vostre fils et viuans sous vos lois.

M. DE LAUARDIN.

Sous le Roy, mon bon maistre, ayant pris nourriture,
Ie semble plus au vif ressentir ceste iniure,
Par deuoir, par humeur et par fidelité,
Que ie iure immuable à vostre Maiesté.
Ie vous offre vne vie, vne espée tranchante,
Celle de mille amis ; ma barbe blanchissante

Raieunira tousiours, lors que i'auray cet heur
De seruir la couronne et de vous rendre honeur.

M. DE BOISDAUPHIN.

La moitié de mon nom monstre l'obeissance
Par le nom de Dauphin que ie dois à la France :
C'est à moi de iurer par le ranc que ie tiens,
Mareschal que ie suis, d'employer mes moyens
Et ma vie et mon sang; comme vne ame fidele
Qui ne manque de cœur, ny de vœux, ny de zele
Au Roy, à vous, madame, à l'estat, aux beaux lis,
Si d'aucun ennemy ie les voy assaillis.

M. LE CONESTABLE.

Premier baron chrestien, issu du sang illustré
De ces Montmorencis qui premiers furent lustre
Des valeureux François combatans pour la foy;
Mon rang de conestable, et le seul nom du Roy
M'obligent d'exposer et le sang et la vie,
Comme iadis mon pere : aussi n'ay-ie autre envie,
Ny desir plus ardent, que de faire iuger
Qu'en vain ne m'a voulu ce grand prince obliger,
Heritier de mon pere en la qualité mesme
Qui me doit hazarder souuent ce diadesme.

M. LE GRAND.

Et moy, quoy ! si les pleurs, les feux que ie soupire,
Des regrets plus cuisans m'empeschent de le dire,
Mes effects parleront, et feront en tous lieux
Paroistre que ie n'ay plus de cœur ny plus d'yeux.
Que pour le soupirer, pour plorer, miserable,
La mort d'vn si grand Roy, vous estre si feable,

Si fidele en mes vœux, que l'heureux souuenir
De ce que ie luy dois ne peut iamais finir.

M. DE S. GERAN.

Sur mon premier avril i'eus cest heur de paroistre
Norri d'vn si grand Roy, cheri de mon bon maistre.
Ie iure aussi par l'heur que i'eus sous ce vray Mars,
Suçant le laict d'honeur, portant les estendars
De ses cheuaux legers, et me voir à la teste
Du gros de son Dauphin, où mon bonheur m'arreste,
De viure et de mourir, non dessus autres lois
Que de vous, que i'adore ainsi que ie le dois,
Pour ne respirer rien que les feux de Bellone,
En vous suiuant, madame, et seruant la couronne.

LA REYNE.

Vous m'obligez, messieurs, et vous prie de croire
Que mon fils à iamais en aura la mémoire :
Aydez-moy de conseil, et pour Dieu que vous tous,
Sans partialité, sans rancœur, sans courroux,
Mettiez la main à l'œuure : où regne la concorde,
L'ennemy ny le sort n'y trouuent que remordre,
La bresche est remparée, imprenable aux assaux,
La paix chasse la guerre, et reioint les vassaux,
D'indissolubles nœuds, vraye chaisne pressée
Des seuls nœuds Gordiens dont elle est enlacée.

SCÈNE III.

CHŒUR.

En ces desolées prouinces,
Nous perdons le plus grand des princes,
Vn coup de la fatalité
De ce destin ineuitable,
Rent sa mort d'autant lamentable,
Qu'il eust son mal-heur euité,
S'il ne se fust plongé soy-mesme
Aux gouffres de la Parque blesme.

Vn Alexandre vit saisie
D'Acheron et de Pandosie,
La fatalité de ses iours:
L'autre Alexandre, grand monarque,
Courut de soy-mesme à la Parque;
Et Pyrrhe vit finir ses iours
Dans Arges, place ineuitée,
A luy par l'oracle chantée.

Souuent, mais toujours, à toute heure,
Celuy que le Ciel veut qu'il meure,
Court luy-mesme à son dernier iour.
Courant à la mort, on l'euite;
La fuyant, elle vient plus viste
Que ne vole et ne fond l'autour
Sur la craintiue colombelle,
Pressée du choc et de l'aile.

Ny la grandeur du diadesme,
Ny ce sceptre que plus on ayme,
Gardes, amis ny lingots d'or,
Ny mille preuoyances vaines,
Ne peuuent aux grands capitaines
Prolonger l'heure de leur mort ;
Et grand et petit, tout y passe,
Butin de l'infernale nasse.

Tout nostre fait est peu de chose ;
Ce grand Roy, qui voit si tost close
La viue clarté de ses yeux,
Tout le monde eust dit qu'à sa perte
La couronne seroit deserte,
Tous meslez, l'enfer et les Cieux ;
Et cependant iamais nos palmes,
N'ont esté, ne furent plus calmes.

C'est Dieu, ce grand Dieu fauorable,
Tousiours aux beaux lis secourable ;
C'est l'ange, nostre protecteur,
Que le fils aisné de l'Eglise
A pour asile et pour franchise ;
C'est le sang de ce redempteur,
Qu'en vain il ne voulut espandre,
Si nos chefs se couurent de cendre.

Mal-heureuse l'ame endurcie ;
Iamais on ne vit accourcie,
La dextre du Dieu tout puissant,
Pourueu qu'on s'y veuille resoudre ;
Autrement les feux et la foudre
Vont tonnans, flambans, punissant

Vn mutin Abyron, un Core,
Que l'enfer et le feu devore.

Le Reyne se fond toute en larmes,
Ces fieres sanglantes alarmes
L'ont mise si bas de langueur,
Qu'elle en est metamorphosée
A ceste Niobe espuisée
De vie, de sang et de pleur;
Comme elle meurt toute viuante,
De mesme vit-elle mourante.

Puissent le beau lis et la rose
Naistre sur la tombe où repose
Ce Roy, ce grand Roy que ses lis
Ont eu pour vn si ferme asile,
Que ny flots de guerre ciuile,
Ny voir ses desseins assaillis
Des vents, des feux, de la tempeste,
Ne luy firent baisser la teste.

Puisse son fils, ce ieune Ascaigne,
Battre vn iour ardent la campaigne
Dessus le Bosphore écumeux
Où passa la toizon Phaside,
Digne de ce grand Aeacide,
Vray fils d'un pere si fameux,
Qui n'a rien veu qui le seconde,
Et qui n'eut son pareil au monde.

Puissent, sous ceste blanche mere,
Les autres fils, vrais fils du pere,
Conquerir, l'espée à la main,
Les terres que les destinées

Leur ont de tout temps assignées ;
Et laissans l'Empire Germain
A l'aisnay, former Trebizonde,
En nouueau sceptre, en nouueau monde.

Depuis les palus Mëotides,
Iusques aux bornes Atlantides,
Les lis semeront leur blancheur :
Trois freres, trois soleils sur terre,
Sages en paix, braues en guerre,
Auront la fortune auec l'heur :
Pere très-grand, mere très-sage,
Sont les arres de mon présage.

SCÈNE IV.

LA REYNE, LA MARQ. D'ANCRE.

LA MARQ. D'ANCRE.

I'ay grand peur que l'ennuy de ce mal-heur extresme
Ne nous la fasse perdre ; elle est hors de soy-mesme,
Pasle, desfigurée en vraye ombre de mort,
Qui se fond en regrets, ne reçoit nul confort.
Bon Dieu ! qu'elle est changée ! Il me la faut soustraire
De ce penser mortel, son cruel aduersaire.
Voudriez-vous bien, madame, à ce grand coup d'estat,
Perdre toute esperance ! En ce cruel combat,
Des destins ennemis, au plus fort de l'orage,
Il ne faut pas manquer de ce braue courage
Qui vous a fait cent fois triompher de l'effroy,
Lors qu'encor vous n'aviez espousé ce grand Roy.

LA REYNE.

C'est le mesme courage et la mesme constance;
Mais le mal est trop grand pour ne perdre asseurance:
I'ay trop et trop perdu; ce coup sanglant et fort
M'enseuelit viuante, et fait viure en ma mort.

LA MARQ. D'ANCRE.

Tant d'autres, comme vous, ont perdu leur fortune;
Nous la ressentons tous.

LA REYNE.

Elle nous est commune,
Particuliere à moy : c'est moy seule qui dois
La sentir plus au vif que pas un des François;
Et pleust à Dieu, mon cœur, que ie fusse sous terre,
Perdue, enseuelie au mal qui me fait guerre,
Aux pleurs qui vont baignant ce visage terni,
Aux soupirs exhalez de mon deuil infini!
Que mes vœux, que ma vie eussent pris leur volée,
Auec moy, quant et moy, dans la voute estoilée!
I'ay trop serui de bute à la fureur du sort,
Plus sensible aux douleurs qu'aux transes de la mort.

LA MARQ. D'ANCRE.

Vous lairiez comme en proye vne maison butée
Des vents et de la mort!

LA REYNE.

La fortune irritée
Contre moy seulement changeroit à son tour.

LA MARQ. D'ANCRE.

Elle iroit trauersant ce Dauphin, votre amour?

LA REYNE.

Ie ne le verroy pas.

LA MARQ. D'ANCRE.

En l'idée diuine,
Au trosne de là-haut l'ame faicte plus digne
Y voit tout, connoit tout: vous auriez trop de dueil
D'enterrer quant et vous son lustre en vn cercueil.

LA REYNE.

Mais ie n'en sçauroy rien.

LA MARQ. D'ANCRE.

Dans ce celeste temple,
Toute chose est presente, un' ame se contemple
En l'idée eternelle, y voit tout l'Vniuers,
Iuge l'affliction, les mouuemens diuers
De ce qui luy fut cher, et ne peut, bien qu'exempte
Des passions d'esprit, qu'elle ne se ressente
Du mal de ses amis, de leur calamité,
Qu'elle sent plus au vif, meuë de charité.

LA REYNE.

Pour Dieu, n'en parlons plus; laissons ma doleance
Rechercher dans le temps quelque ombre d'allegeance.

LA MARQ. D'ANCRE.

Le remede du temps est bon pour le commun.

LA REYNE.

Quitez-moy, laissez-moy; tout remede importun
M'afflige en cet accez: la playe est trop recente
Pour la consolider, il faut que ie la sente,
Qu'elle saigne et se purge: on me fera plaisir
De me laisser ainsi, si i'en ai le loisir,
Et si les actions d'vne cour tant esmeuë
Permettent tant soit peu que ie quitte la veuë
D'vn tas de poursuiuans qui viennent trauerser
Le plaisir que i'ay seule à cherir mon penser.

LA MARQ. D'ANCRE.

Certes, elle a raison; ces premieres alarmes
N'ont remede plus seur, ny de plus fortes armes,
Pour adoucir l'ennuy, qu'estre quelque temps seul;
Il faut la solitude à combatre le deuil,
Mais non pas pour tousiours; car c'est la continuë
De la fieure ou du mal, qui plus forte nous tuë.
Ha! flots d'Arnes azurez, près de vous ces beaux yeux
Auoient moins de grandeur, mais plus d'heur qu'en ces lieux,
Où le martel, l'ennuy d'vne ame au vif saisie,
Ont esté bien souuent le sucre et l'ambrosie
De ma chere maistresse; et pour fin de son deuil
La Parque met son heur et sa gloire au cercueil,
Loin des siens, sans support; sans vn si grand orage,
Que les plus courageux en perdroient le courage!

SCÈNE V.

CHŒUR.

TREFVE de dueil ; par les larmes
Ne reuiuent pas les armes
Ny les ans de ce grand Roy ;
Il reluit dedans nos ames,
Il voit le iour par les flames
De nos cœurs et de sa foy.

Mais nostre foy perseuere
Sur ses fils dignes du pere,
Et sur sa chaste moitié,
Qui monstre par sa regence
Qu'encore le Roy vit en France,
En son temple d'amitié.

L'amour sainct est inuincible,
Il rend le cœur impassible
De l'oubli qu'il met si bas,
Qu'vn seul coup de sa memoire
Eternise sa victoire,
Et triomphe du trespas.

Belle et diuine princesse,
C'est par toy que la ieunesse
Vieillit en ce ieune Roy,
Digne d'un sainct pour ancestre,
De ton bel œil pour son maistre,
De tes vertus pour sa loy.

SCÈNE VI.

SULLY.

Il est mort, ce grand prince, inuincible monarque,
Que ie n'eusse pas creu deuoir rien à la Parque,
Franc des traits de la mort et si souuent vainqueur
Des hazards plus sanglans, les palmes de son cœur;
Il est mort, et la terre a bien l'heur et la gloire
De triompher d'vn Roy, que l'honeur, la victoire,
Les trophées de Mars, les perils les plus grands
Auoient veu mille fois ouurir, fendre les rancs,
Terrasser, foudroyer, tous en sang, tous en poudre,
Cent bataillons rompus de sa dextre de foudre,
Moins digne d'vn Cesar que de ce cœur François,
Qui pouuoit asservir tout le monde à ses lois.
Helas! il est estaint! vne main parricide,
Vn traistre, un renegat, a meurtri cet Alcide
En sa plus grand' splendeur, en son iour le plus beau,
Les destins ennemis l'ont mis sous le tombeau!
Et moy, ie vis encor! moy, ie voy la lumiere,
Chetif, ie voy le cœur, non, mon heure derniere,
Si loin de mon bon maistre, et priué de ses yeux,
Qui m'estoient des soleils, saincte flame des Cieux,
Tels que ces feux iumeaux dont l'estoile oportune
Calme les flots esmeuz, r'asserene Neptune.
Tant de mois, d'ans, de iours ie l'auois peu servir,
Sans qu'orage ou danger m'eust oncques sçeu rauir
Ny separer de luy: les sanglans exercices
Ont esté sous ce Mars mes plus cheres delices,
Sans esloigner ses flancs, sans le quitter iamais,
Moins au flot des combats qu'au calme de la paix,

Trop heureux d'exposer ma vie, mes années,
Sous ce Cesar François, cheri des destinées,
Suiui de son sainct ange, assisté des hauts Cieux,
Iusqu'à son iour dernier, nuit fatale à mes yeux!
Il est mort! et sans moy, sans m'auoir fait la grace
(Moy qui m'approchoy plus des soleils de sa face)
De me prendre auec luy, de s'assister de moy,
Ialoux de mon bon maistre, idolatre d'vn Roy
Qui m'auoit honoré des charges les plus belles
De tout ce grand estat, haussé le cœur, les aisles,
Et le zele et la foy pour emporter le faix,
Comme utile à la guerre et necessaire en paix.
Ie l'eusse accompagné dans les Champs Elisées,
Où ses rares vertus des demi-Dieux prisées,
Attirent près de soy superbe aymant de Mars,
Les Hectors, les Gastons, les indomptez Cesars,
Ce grand Charles Martel, ce vainqueur Charlemagne,
Ce Roy sainct, son ayeul, qui battent la campagne,
Prenans langue de lui, comme tous desireux
De voir, d'estre esclairez du Roy des valeureux.
Là, seant au plus haut de ces manes d'Elise,
Il leur conte sa mort, quelle estoit l'entreprise
Qu'il avoit sur le rond de ce grand Vnivers;
Quels furent ses combats, de combien de revers
Ses destins l'ont pressé durant l'aage plus tendre,
Quand sa dextre de Mars et son cœur d'Alexandre
Firent plus de miracle en dix ans de combats,
Que le ciel n'a de feux, que de glaces Atlas;
Comme la Parque enfin, ialouse de sa gloire,
Perça son royal cœur, enuiant la victoire,
Qui n'eust peu luy manquer en tant de grands dessains,
Quand ce traistre Synon ensanglanta ses mains.
Bien-heureux souuenir, que ton faux me console,

Quand ie te pense voir, quand l'air de ta parole,
Semble encor me charmer, raui de ta bonté,
D'vn esprit si present, comme ta majesté,
L'eust tousiours, ieune ou vieil (si vieillesse on appelle
Vne ame viue et prompte, vne ardeur immortelle),
Verdeur de son printemps, et ses membres si fors,
Que sa santé brauoit tout l'emp[illegible] des mors;
Plein de viuacité, plus prompt, plus vif, plus vite
Que le vent, que l'esclair, que le flux d'Amphitrite.
Helas! cela n'est plus: il est mort, enterré,
Et ie demeure encor' triste, errant, esploré,
Solitaire, pensif, n'ayant en la mémoire
Que le deuil de ma perte et l'esclat de sa gloire.
La perte du commun me pressant encore plus
Pour le bien de l'estat, pour ce grand corps confus
Auant l'ordre estably, des maiestez des princes,
Et de ce grand senat, au bien de nos prouinces.
Heureux ressouuenir, d'auoir eu la faueur
De le seruir fidelle, et luy sacrer mon cœur;
Et que iamais desir ne m'a l'ame rauie
Tel que de le reuoir, ou de perdre la vie
Pour reuiure avec luy: la vie d'ici-bas
N'estant loing de ses yeux qu'vne ombre de trespas.
Ha! si i'y eusse esté, que d'vn œil de Lyncée
I'eusse veu son meurtrier, sa fureur renuersée
Ou de ma preveyance, ou de mon heur plus grand,
L'eust sauué, preserué de son triste ascendant,
Et donné le moyen que dans vn corps d'armée
Il eust peu destourner ceste estoile animée
A le perdre, en perdant le Roy plus florissant
Par la seule valeur de son bras si puissant.
Si le iour d'vn combat, au milieu d'vne armée,
L'espée teinte en sang, sa valeur renommée,

De cent mesches bruslée, et percée de plombs,
Parmy l'horreur l'effroy de flotans Aquilons,
De cent mille drapeaux et des feux de la guerre,
Accablée du nombre, eust versé dessus terre,
Son sang de mille coups, ie n'auroy pas le dueil
De te voir traitremen[illegible]oussé dans le cercueil.
Car, puis qu'il faut [illegible]ir, la mort plus honorable
D'vn grand Roy, d'vn Achile et la plus desirable,
C'est l'espée à la main, en ce champ de l'honeur,
Où mon Roy ne pouuoit se perdre que vainqueur.
Mais nous l'auons perdu, mort au point de sa gloire,
Mort au iour de son heur, sur le seuil de victoire,
Prest d'estre le plus grand de tous ses deuanciers,
Tout couronné de gloire, ombragé de lauriers.
Cela me fait mourir: ce coup me donne enuie
De le suiure au tombeau, de gouspiller la vie,
Qui ne m'est aussi plus qu'un fardeau trop pesant,
Loin de l'aspect royal qui m'alloit embrazant.
Heureux peuples de Mars, braues ames Romaines,
Qui suiuiez à la mort vos Roys, vos capitaines,
Vos maistres, vos amis, en vous perçant le flanc,
Arrousez par vos mains de cent torrents de sang!
Que s'il m'estoit permis; si la loy du fidele
Ne me le deffendoit, de quel cœur, de quel zele,
M'ouuriroy-ie le sein, pour suiure, plus heureux,
Mon prince, mon bon Roy, ce Mars tout valeureux!
En statuë de sel ie me vis immobile,
Sans poulx, sans yeux, sans vie, au premier bruit de ville,
Qui m'annonça, non pas le malheur de sa mort,
Mais sa seule blessure; et depuis cet effort
De mon ame esperdue, à peine, miserable,
Me puis-ie recognoistre, attristé, deplorable,

Sous ce grand coup du Ciel, non à mes seuls amis,
Mais aux plus durs de cœur de tous ses ennemis,
Que ie puis auoir fais en bien seruant mon maistre.
Infortuné Sully ! trop heureux de paroistre
Incapable en ton deuil, de confort, de conseil,
Tellement offusqué, que les [illegible] du soleil
Ny du soleil royal les tresses [illegible]es
Ne me luisent non plus qu'à ces Hyperborées,
Ausquels la sphere droicte oste six mois aux yeux
Les iumeaux de Latone, et la clairté des Cieux !
Cent fois heureux Ornane, ayant eu le courage
De t'offrir à la mort, prevoiant cet orage !
Vous, manes bien-heureux de tant de cavaliers ;
Vous, Giury, Chanliuaut, auantureux guerriers ;
Vous, sainct Luc, espendant vostre sang sur la terre,
L'autre ayant eschapé cent hazards de la guerre
Pour mourir en son lict, et ne suruiure pas,
Comme moy, mal-heureux, ce grand prince au trespas !
C'est ma fatalité, c'est le coup de fortune
Que ie craignoy le plus, qui si fort m'importune,
Que ie ne fay plus rien, sans force, sans vertu,
Que d'vne ame mourante et d'vn cœur rabatu ;
Aussi froid, aussi mort, aussi couuert de poudre,
Qu'on voit ces buscherons, qui frappez de la foudre,
Entre mort et la vie, attains d'vn coup plus fort,
Balançent sur la vie, eniambent sur le mort.

SCÈNE VII.

CHOEUR.

D'vn Cesar, d'vn Alexandre,
D'vn Roy des plus estimez,

Il n'en reste que la cendre,
Et ces lauriers renommez
Qui couurent toute la terre,
Qui semblent porter la guerre.

Fiez-vous à [illegible],
Qui n'est qu'vn [illegible]e mouuant;
L'inconstance est tousiours une,
Son far[illegible]nous va decevant:
Plus le sort est fauorable,
Plus il par[illegible] variable.

L'homme est vn vaisseau de verre
Non plus tost fait que cassé;
Comme il est pris de la terre,
En terre il est tost passé;
Et les plus grands, les monarques
Sont plus aguetez des Parques.

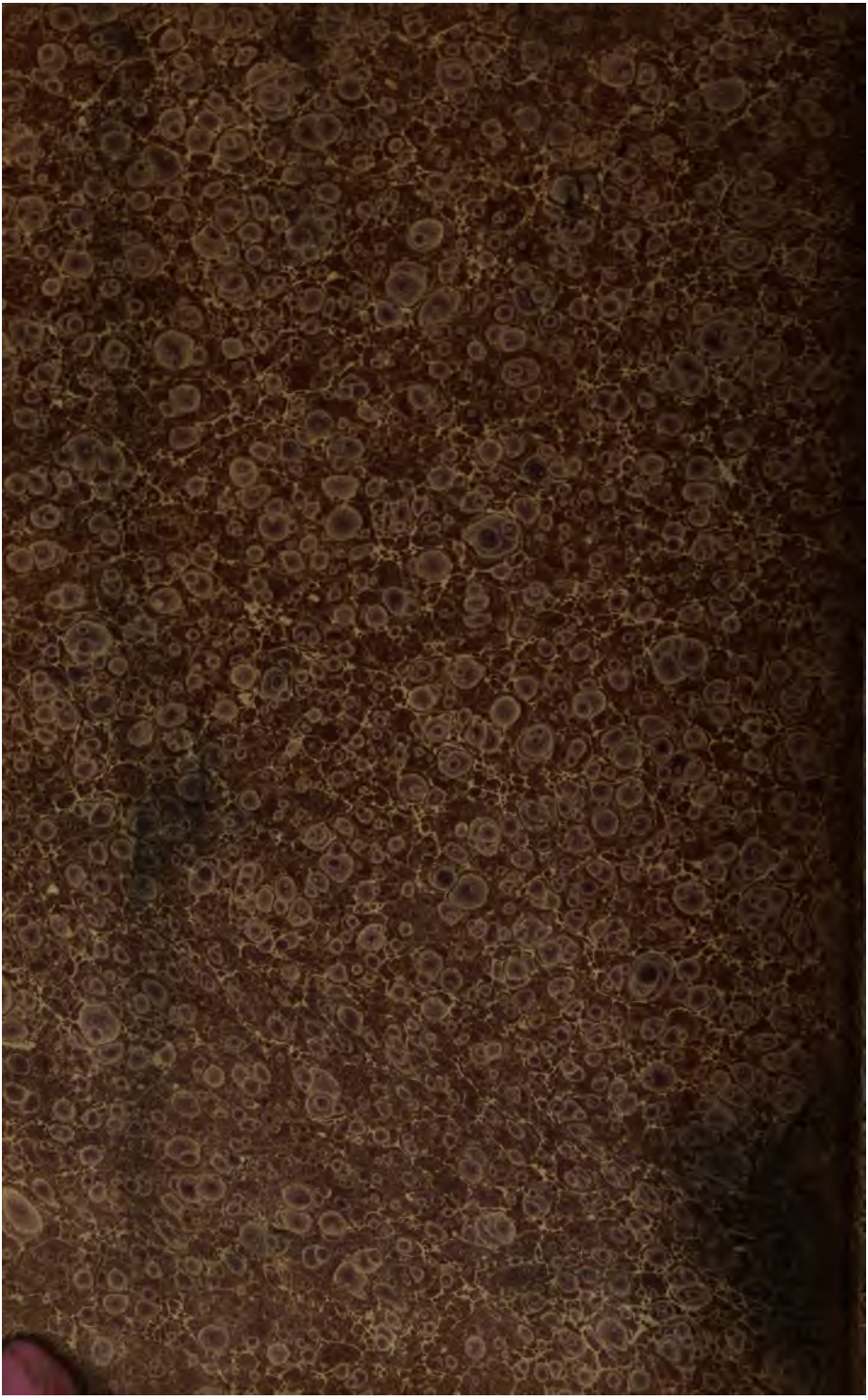
La grandeur qui nous transporte,
Cet or qui nous rend altiers,
Ce n'est pas ce qu'on emporte,
Il demeure aux héritiers;
L'ame s'en retourne nuë,
De mesme qu'elle est venuë.

Tout ce qu'enleuent de terre
Les Roys, les grands, les mortels,
Sont foibles palmes de guerre,
Les victimes des autels,
Et la charité qui donne
Autres biens, autre couronne.

N'auoir eu sa main sanglante,
Sa franchise et sa bonté,
Font que ce grand Roy s[illegible]vante
D'estre à l'Olympe monté,
Et qu'il y a di[illegible]nce
Du Ciel au scep[illegible]ance.

FIN.

69701218

(068)

SHA